LA BELLE AURORE

Ouvrages de Paul Féval.

Blanche Fleur	2 vol.
Le Tueur de Tigres.	2 vol.
Les Parvenus.	3 vol.
Le Capitaine Simon.	2 vol.
La Sœur des Fantômes.	3 vol.
La Fée des Grèves.	3 vol.
Les Belles de nuit.	8 vol.

Ouvrages d'Eugène Sue.

La Famille Jouffroy.	7 vol.
Fernand Duplessis.	6 vol.
Mémoires d'un mari	4 vol.
Gilbert et Gilberte	7 vol.
La marquise d'Alfi	2 vol.
L'Institutrice	4 vol.
Les Enfants de l'Amour	4 vol.

Ouvrages d'Alexandre Dumas fils.

Sophie Printemps	2 vol.
Le Roman d'une femme.	4 vol.
Diane de Lys et Grangette	3 vol.
Aventures de quatre femmes.	6 vol.
Tristan-le-Roux.	3 vol.
Le docteur Servans.	2 vol.
Césarine.	1 vol.

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

LA BELLE

AURORE

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH

6

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR

37, rue Serpente

—

1856

I

Un parti pris.

Dorothée, s'arrêta quelques heures en route, pour prendre un peu de repos, elle succombait. Ce retard donna le temps à la cour de Hanovre d'être instruite de son arrivée par un courrier que Bermstoff se hâta de dépêcher à madame de Platen, son

absence avait un peu ramené l'électrice, elle compris de quels éclats compromettants un tel caractère était capable. Elle essaya donc de raisonner son fils et lui fit promettre, après milles résistances, qu'il irait à sa rencontre, qu'il la recevrait amicalement et qu'il vivrait avec elle à l'extérieur d'une façon convenable. Une fois qu'elle eut obtenu cette promesse, elle envoya au-devant de sa bru un chambellan de sa maison, afin de la ramener au château de Hersenhausen, où se trouvait la cour en ce moment. Cette démarche devait, pensait l'électrice, lui montrer les dispositions toutes pacifiques où l'on se trouvait pour elle, et la rassürer complètement sur l'accueil qui l'attendait.

Dorothée reçut l'envoyé avec une bien-veillance hautaine, à laquelle on n'était pas accoutumé de sa part. Elle répondit qu'elle se rendrait aux désirs de Son Altesse. Mademoiselle de Kensebeck se réjouissait déjà de la voir céder aussi promptement aux instances de sa belle-mère, lorsqu'elle ajouta d'un ton pénétré :

— J'irai à Hersenhausen, puisqu'on m'y attend, mais nous verrons.

Le reste du voyage elle ne prononça plus un mot, se tint dans le fond de son carrosse, les bras croisés sur sa poitrine, et, lorsqu'on arriva devant le château, elle aperçut tout le monde aux fenêtres et

le prince Georges, qui l'attendait sur le perron.

Le carrosse s'arrêta, le prince descendit les marches, pour lui offrir sa main, on baissa le mantelet, on s'attendait à la voir descendre ; au lieu de cela, elle fit signe impérieusement au page de refermer le rideau, et cria du fond de sa voiture :

— Cocher, touche à Hanovre.

Sur cet ordre l'équipage continua sa route, à l'étonnement de tous. Quant au prince Georges il resta le bras tendus, l'œil courroucé, les dents serrées en prononçant

un jurement épouvantable et ajoutant que la coquine le lui paierait.

Mademoiselle de Kensebeck et madame de Sandorf, restèrent dans la surprise la plus complète et presque dans la terreur, à cette insolence si décisive et si inutile. Elles comprirent toutes deux qu'entre leur maîtresse et son mari la guerre était désormais déclarée et la réconciliation impossible. Elles échangèrent un triste regard, mais ne prononcèrent pas une parole. Leur silence était éloquent.

— Vous me blâmez, dit la princesse, et je le conçois, vous craignez peut-être d'épou-

ser ma querelle, s'il en est ainsi, je ne vous retiens pas, vous pouvez partir.

Kensebeck se jeta sur une de ses mains, en fondant en larmes, madame de Sandorf, moins tendre et moins expansive, plus ambitieuse aussi et moins libre, à cause de son mari, dont elle craignait la colère, se contenta de saluer avec un geste de refus.

— Je vous ai juré que je ne reverrais pas cet homme, que je ne voulais plus rien de lui. S'il n'eut pas été là je serais entrée près de ses parents, mais lui, non, non !

Elle revint à Hanovre, dans son triste

appartement. Dès le lendemain elle écrivi. à Philippe la lettre ou plutôt l'ordre qu'on a lu, et, très décidée à chercher d'autres protecteurs, elle répéta de nouveau à mademoiselle de Kensebeck qu'elle avait son plan, et qu'elle ne resterait pas longtemps à Hanovre.

Ce plan elle le tint secret, jusqu'à ce qu'elle l'eut communiqué à Philippe, dans cette première entrevue. La cour était de retour : ni l'électrice, ni l'électeur ne lui montrèrent le moindre mécontentement de ce qui s'était passé ; il n'en fut nullement question. Quant à son mari, elle ne le vit qu'en cérémonie, à la cour. Il lui parla comme s'il l'eut quittée la veille. L'air hautain

et méprisant avec lequel elle le reçut n'échappa à personne.

Cette situation, on le comprend, ne pouvait durer. Elle raconta tout à Philippe, et lorsqu'il l'eut entendue, lorsqu'elle le vit bien indigné bien exalté de son malheur, elle ajouta :

— Maintenant, si vous voulez, tout cela peut cesser, je puis redevenir libre et heureuse, je puis vous appartenir à jamais et recevoir de vous le dédommagement de ce que j'ai souffert. Êtes-vous décidé à tout pour me servir ?

— Oui, répondit-il, d'un ton résolu pour

tout autre, mais auquel l'oreille de l'amour ne se trompa pas.

— Vous hésitez ! lui dit-elle.

-- Moi ! non, non, madame, j'attends vos ordres.

— Mes ordres ! ah ! Philippe, si vous m'aimiez comme je vous aime, vous seriez déjà à mes genoux, vous m'auriez déjà donné votre vie, en échange de la mienne, je n'aurais pas besoin de m'expliquer, vous sauriez ce que je vais vous dire.

— Eh ! bien, madame, je vous l'avoue, il est vrai vous me faites trembler. Je crains

tout d'une résolution désespérée, je frémis de vous voir vous perdre et d'être complice de ce malheur.

— Dites que vous craignez de vous perdre avec moi.

— J'attends avec une anxiété désespérée ce que vous allez décider, pour vous obéir, si je ne puis vous convaincre. Quant à moi, que puis-je craindre? qu'est-ce que je risque? Depuis quand d'ailleurs ai-je appris à calculer avec le péril? parlez donc, j'attends.

— Je voudrais vous croire, mais je ne sais ce qui me repousse et me fait froid au

cœur. Cependant je vais tout vous dire. J'ai écrit au duc de Wolfenbuttel, et je lui ai demandé un asile.

— Et le prince Auguste ! madame, avez-vous pensé qu'il était là ? avez-vous pensé qu'il vous a aimée et que vous allez vous jeter dans ses bras !

— Le prince Auguste, répondit-elle avec mélancolie, oui, il m'a aimée, il m'a bien aimée, cela est vrai, mais il m'a oubliée aussi. Il est marié, il est père, il a d'autre bonheur et d'autres intérêts que les miens ; je ne suis plus rien pour lui.

— Vous le regrettez ?

— Non, mais je ne puis m'empêcher de penser que si j'avais voulu le choisir, je serais aujourd'hui heureuse, honorée, et que, puisqu'il me fallait vous perdre, au moins n'aurais-je pas tout perdu avec vous.

— C'est dommage, en effet !

— De la jalousie ! Philippe, pour une chose si bien passée et si lointaine, tandis que je m'offre à vous, corps et âme et que vous hésitez à me prendre. J'irai chez le duc de Wolfenbuttel, mais je n'irai pas seule, vous m'accompagnerez.

— Moi !

— Mais, madame, s'écria mademoiselle

de Kensebeck, c'est donner raison aux calomnies, c'est avouer une faute qui n'existe pas.

— Non, Kensebeck, non, car je n'irai point afficher le chef de mon escorte, car il restera inconnu, excepté pour moi et pour toi, si tu ne me quittes point, toutefois, je doute de tout à présent.

— Madame, vous doutez de moi?

— Non, Kensebeck, je suis une folle, mais je souffre tant! écoutez jusqu'à la fin. Je partirai, ou plutôt je m'enfuierai d'ici avec vous deux ; Philippe enrôlera quelques hommes sûrs, des étrangers pour me ser-

vir d'escorte sous son commandement. J'arriverai à la cour de Wolfenbuttel, là nous nous séparerons, mon ami, pour peu de temps, soyez tranquille. Je convoquerai un tribunal composé des trois cours de Hanovre, de Celle et de Wolfenbuttel; j'exposerai les torts de mon mari, les injures qu'il m'a faites, dont la dernière est au-dessus de toute expression, et je demanderai le divorce, qui doit être prononcé immanquablement, une fois qu'on m'aura entendue, le voulez-vous?

— Je le crois, madame, pour ceci je suis du même avis que vous. Le prince Georges, nous le savons, a promis à sa maîtresse de

le provoquer lui-même et de l'épouser ensuite, il ne s'y opposera pas.

— Une fois libre, une fois dégagée de chaînes odieuses, je ne craindrai plus d'avouer mon amour, rien ne s'opposera à ce que nous ne nous séparions plus. Mes enfants ne pourront me blâmer un jour d'accepter un nom tel que le vôtre et d'avoir choisi Philippe de Kœnisgmarck, mon premier, mon seul amour, pour me faire oublier les chagrins que m'a causés leur père.

Philippe devint pâle et ne répondit pas. L'image de Nisida se dressa devant lui comme un fantôme accusateur. Il vit cette

adorable fille qui l'aimait tant, qui avait tant fait pour lui; il la vit abandonnée, malheureuse, repoussée pour une rivale à laquelle elle s'était généreusement sacrifiée d'abord, et tout ce qu'il y avait de sentiments nobles dans son cœur se révolta. Il tendit la main vers Dorothée et s'écria :

— Ah ! madame, je vous en supplie, réfléchissez encore, ne vous hâtez point de prendre ce parti désespéré, peut-être en est-il un autre...

— N'est-ce pas convenu dès longtemps entre nous? N'avons-nous point échangé notre foi? est-ce au moment de l'exécution que vous reculez? J'ai cru Philippe de

Kœnisgmarck un preux du temps de Charlemagne, il me faut donc reconnaître que je me suis trompée.

— Madame, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de vous, de vous seule. Moi, je suis prêt à toutes choses, prêt surtout à risquer ma vie pour un bonheur que je n'ose rêver, mais vous!...

— Moi, je ne puis vivre ainsi, je ne le puis, c'est impossible, il me faut sortir de ce château où j'étouffe, il me faut abandonner ces hypocrites qui m'entourent et que je hais; si vous essayez de me retenir vous me tuerez, vous me rendrez folle, ah! partons! partons!

Après bien des prières, bien des refus, bien des hésitations, Philippe et Kensebeck obtinrent que la princesse prit encore patience et resta à Hanovre; ils espéraient, l'un et l'autre, bien que par des raisons différentes, que le temps apporterait quelque soulagement à cette position. Il fut convenu que Philippe paraîtrait dès le lendemain, et il quitta Dorothée, malheureux de son bonheur, et avec un double désir, ainsi que cela arrive surtout en ce monde.

II

Vengeance.

Le lendemain, dans la matinée, madame de Platen était seule, chez elle, lorsqu'on lui annonça le comte Pamphili; il était toujours le bien venu, car ils avaient une commune pensée, car lui seul comprenait, dans toute son énergie, la haine qu'elle

portait à Kœnisgmarck, et lui seul pouvait comprendre aussi de quel effroyable besoin de vengeance son cœur était pénétré. Cette fois, il portait sur tous ses traits, une satisfaction évidente, et il s'avança vers elle en s'écriant :

— Bonne nouvelle! le comte Philippe est ici.

Madame de Platen sentit un coup dans le cœur qui faillit la renverser en arrière, elle se croyait plus forte.

— Ici ! le comte de Kœnisgmarck ! est-il bien possible!

— Il est arrivé hier, inconnu, il est resté

tout le jour chez lui, et la nuit seulement il est sorti déguisé; il est resté dehors presque jusqu'au matin.

— Il est allé chez *elle*, il est venu pour *elle!* c'est *elle* qui l'a appelé!

— Ah! maintenant qu'il est ici, maintenant que je vais pouvoir suivre ses traces et être instruit, jour par jour, de ses actions, je *la* découvrirai peut-être, enfin!

— *Elle* a donc eu l'impudeur, l'effronterie de le faire venir! après ce qui s'est passé! nous allons voir jusqu'où ira leur audace.

— Et cette misérable enfant qui ignore,

à laquelle je puis faire un sort si beau, que je partagerais, si je la retrouvais enfin !

— Comte, il nous faut un de ses gens à nous.

— Nous l'aurons ce soir.

— Je veux tout savoir, je veux la perdre sans rémission, je veux me venger de lui qui m'a si cruellement repoussée et si dédaigneusement traitée pour cette femme, il faut qu'ils soient séparés.

— Il faut qu'il meure! tant qu'il vivra Nisida refusera de m'entendre.

— Qu'il meure lui! Philippe! non, non,

monsieur, Philippe est à moi, il m'appartient, il ne mourra point, mais il laissera cette Dorothée, qui cherche à m'enlever mon amant; comme si cette âme de lait et de miel était faite pour une âme de feu, pour une puissance de passion semblable à celle de Kœnisgmarck.

Ils parlèrent ainsi, se répondant sans se comprendre, remplis tous les deux de ce qui les occupait uniquement, pendant plus d'une heure; enfin, la comtesse finit par où elle aurait dû commencer, elle demanda à Pamphili comment il avait su l'arrivée de Philippe.

— De la façon la plus simple, il est caché

dans un cabaret, accompagné de deux domestiques, qui passent pour ses compagnons, ils sont tous déguisés. Avec son étourderie ordinaire, il a choisi un cabaret où vont s'enivrer les gardes de mon régiment, peut-être par cette raison-là même, est-ce un des seuls qu'il connaisse? Mais il a oublié que j'ai là des espions, que ces espions se souviennent de leur ancien colonel. Il a été reconnu, on m'en a prévenu sur-le-champ, et j'ai donné ordre de surveiller ses démarches.

Ainsi, dès son arrivée, Philippe était déjà trahi. Il n'avait avec lui que l'incorruptible, Bontemps et un jeune page, très ambitieux, très ami des plaisirs, très facile, par conséquent, à séduire et à entraîner. Il le fut promp-

tement; les promesses de Pamphili et les caresses de madame de Platen, en firent leur âme damnée. Le pauvre Kœnisgmarck, à dater de ce moment, appartint à ses ennemis.

Dans la matinée il quitta le cabaret et alla s'établir, comme s'il arrivait, dans le logement qu'il avait occupé à son premier séjour, et où se trouvaient encore ses gens et ses chevaux, qu'il y avait laissés en partant. A l'instant même on sut dans toute la ville que le comte de Kœnisgmarck était de retour, il y avait cercle, le soir, chez l'électrice, et l'on s'attendait à l'y voir. Chacun se prépara à jouir de ce spectacle, où tant d'intérêts étaient en jeu. En apprenant qu'il était à

Hanovre, Ernest Auguste demanda au baron de Groote, qui lui annonçait cette nouvelle, ce que le comte venait faire à la résidence.

— Rien du tout, monseigneur, quelques adieux sans doute. Il vient prendre congé de Votre Altesse électorale, en quittant son service, il vient chercher ses équipages, et recueillir une moisson de regrets.

— Le croyez-vous, baron. J'aurais préféré qu'il restât chez lui, tout ceci va nous créer des embarras. Les dames raffolent de ce jeune muguet, et vous verrez qu'il arrivera quelques catastrophes.

— Nous en rirons, monseigneur.

— Plût à Dieu qu'on en puisse toujours

rire! enfin, je le recevrai de façon à lui ôter l'envie de nous importuner longtemps.

En effet, lorsque Philippe salua, le soir, Son Altesse, le premier mot qu'il en reçut fut celui-ci :

— Quand partez-vous, monsieur le comte?

Philippe ne se déconcerta pas.

— Aussitôt que j'aurai terminé les affaires qui m'ont amené, monseigneur, et que j'aurai passé quelques instants près des amis qui m'ont accueilli avec tant de bonté, pour leur témoigner ma reconnaissance. J'en dois beaucoup à Votre Altesse, elle me permettra de lui dire que je ne l'oublierai jamais.

Le prince fut étonné de trouver sur les traits de Philippe une émotion dont il ne le croyait pas susceptible. Il se sentit soulagé néanmoins, car, dans ces paroles, il vit une promesse de ne plus inquiéter son amour pour madame de Platen, dès-lors le reste ne lui importait plus. Il lui fit donc un demi-sourire agréable et un geste de congé pour l'engager à se mêler aux courtisans.

Deux personnes avaient eu bien de la peine à contenir leur émotion pendant cette courte audience. La princesse Dorothée d'abord et madame de Platen ensuite ; toutes les deux avaient ce courage des gens de cour auquel elles étaient faites depuis leur enfance, et qui fait sourire au milieu

des tortures. Elles se sentaient observées, elles se sentaient surtout en face l'une de l'autre, elles firent bonne contenance et reçurent le salut profond de Kœnisgmarck avec la bonne grâce, la plus calme et la plus naturelle.

L'électrice accapara le beau Kœnisgmarck en lui demandant des détails sur la cour de Dresde, sur les fêtes du couronnement, sur les princesses qui y avaient assisté. Madame de Platen prit un air hypocrite et s'apitoya sur les pertes qu'il avait faites, sur la mort si prématurée de son frère et sur celle, bien plus douloureuse encore, de la comtesse.

Dorothée fut moins maîtresse d'elle-

même, elle ne trouva que quelques phrases banales et sans intérêt. Il lui en coûtait moins de dissimuler sous la froideur que sous la bienveillance le sentiment passionné dont son cœur était plein. Cette soirée n'offrit donc point aux observateurs toutes les joies qu'ils attendaient, et l'on se retira indécis sur le véritable motif de ce retour qui occupait tout le monde.

Madame de Platen rentra chez elle dans un état impossible à décrire. Elle avait décliné l'honneur de recevoir Son Altesse à souper, elle avait besoin d'être seule. En revoyant Philippe, en le retrouvant plus beau que jamais, son fatal amour s'était réveillé. Elle se sentait dominée par ce senti-

ment, auquel elle devait déjà tant d'erreurs et de mécomptes, et la résistance lui semblait désormais impossible à tenter.

— Je veux le revoir, qu'il soit à moi comme autrefois, je veux tout oublier pour lui et lui rendre ces moments de délices qui nous enivraient tous les deux. Son regard me cherchait ce soir, il me semble, il me suivait lorsque je suis partie, il n'attendait qu'un signe de moi pour m'accompagner, sans doute. Il reviendra ici, dans cette chambre, où tant de fois !... Mais Pamphili ! ce Pamphili qui le hait, qui veut son sang. Ah ! mon Dieu ! il faut le prévenir, il faut qu'il se défende, il faut qu'il fasse chasser cet homme qui ose le menacer. Oui, c'est

cela, je vais lui écrire, l'appeler, il viendra, il saura tout, il comprendra que je l'aime encore, que je suis prête à lui pardonner, et il ne songera plus à cette poupée aux cheveux de lin, au regard langoureux, dont le sang coule si lentement, qu'à peine semble-t-elle vivre. Je veux qu'il m'aime, il m'aimera.

Ce monologue fut suivi d'une grande séance au miroir, après laquelle elle déclara, l'amour-propre aidant, qu'elle était beaucoup plus belle que Dorothée, qu'elle n'avait rien perdu de ses charmes, et, qu'assurément, elle pouvait prétendre à être aimée mille fois plus qu'aucune femme de la cour. Elle était excusable de le croire, on le lui répétait, chaque jour, sur tous les tons.

Elle se mit à son bureau et écrivit. Sa lettre était courte, amicale, sans cérémonie, elle ne demandait rien, elle ne promettait rien, elle pouvait passer pour une simple politesse, et elle pouvait être lue à tout le monde. C'était la lettre d'une femme d'esprit qui veut du bien à un jeune homme, mais de ce bien qui se partage entre mille connaissances, une bienveillance banale, quoique véritable. La nuance se saisissait vite, si elle s'explique difficilement.

En recevant ce billet, Philippe hésita. Il comprit, lui qui la connaissait, lui qui, la veille avait rencontré son regard. Il savait, à ne s'y point tromper, que sa passion était rallumée, et qu'elle allait immanqua-

blement le lui faire savoir. Ne point se rendre à cette invitation était en provoquer une seconde, c'était donner carrière à une persécution inévitable. Il se décida à la voir et à couper court à toutes relations par un aveu franc et net.

— Ce sera, tout d'abord, pensa-t-il, la paix ou la guerre, mais, au moins, on saura à quoi s'en tenir et on agira en conséquence.

Il alla chez elle à l'heure indiquée, elle était seule, parée des couleurs qu'il aimait, l'appartement avait pris le même aspect qu'autrefois, on voyait qu'un sentiment vrai, délicat, avait cherché jusqu'au moindre souvenir pour frapper à la fois le regard et

le cœur de l'inconstant qu'on voulait ramener. Rien ne lui échappa, mais ce ne fut pas l'amant qui observa ce fut l'homme. Il devina un rude combat à soutenir et se prépara à la défense. Ce n'était pas là ce qu'avait espéré la comtesse.

— Monsieur, lui dit-elle, en l'apercevant, il est tout aimable à vous d'être venu, et vous en serez récompensé par un vrai service d'ami. J'ai bien des choses à vous communiquer.

Kœnisgmarck avait pris un siége, en cérémonie, il se tenait assis loin d'elle, sans paraître remarquer l'émotion qui soulevait son sein, le feu que ses regards dardaient

sur lui, il lui répondit d'un air dégagé et affable, dont l'indifférence était palpable et positive, madame de Platen, pouvait s'y tromper, elle ne s'y trompa pas, mais elle ne perdit pas courage, elle voulut lutter et elle espéra vaincre, elle connaissait le sang de Kœnisgmarck.

— Vous.avez ici un ennemi, monsieur le comte, dit-elle.

— J'en ai plusieurs, madame la comtesse, répliqua-t-il, en s'inclinant.

— Vous en avez un surtout qui a juré votre perte, un ennemi mortel.

— Je le sais, madame, il y a longtemps que je le connais.

— Le comte Pamphili, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, le comte Pamphili.

— Prenez garde, continua-t-elle, impatientée de cette tranquillité, il n'en veut pas qu'à votre vie, il vous fait espionner et il a su votre arrivée ici, votre séjour dans un cabaret des faubourgs, il a su que vous aviez passé toute cette nuit au palais, chez la princesse Dorothée.

Sa voix tremblait en prononçant ces mots, elle se contint par un effort suprême et fixa ses yeux sur Kœnisgmarck, pour surveiller l'émotion qui allait surgir. Il resta impassible.

— Le comte Pamphili est un lâche et un

calomniateur, madame, j'aurai le plaisir de le lui dire à lui-même, si vous le permettez, il est bien vrai que je suis resté ici vingt-quatre heures incognito, il est bien vrai que je suis sorti, la nuit, mais il n'est pas vrai que je sois allé au palais, j'ai ici d'autres affaires que celle-là.

Cette tranquillité ne lui en imposa point, elle feignit de croire, parce qu'elle avait besoin de se montrer crédule et se levant tout à coup, elle alla vers le jeune homme, auquel elle prit la main et qu'elle regarda les yeux sur les siens.

— Ah! si vous saviez quel bonheur vous m'apportez, Philippe, et tout ce que je vous dois pour cette parole.

L'explication arrivait, elle venait à grands pas, il ne pouvait la fuir, il attaqua franchement la difficulté et répondit directement le regard levé sur elle, en retenant sa main qu'elle lui avait donnée.

— Comtesse, lui dit-il, voulez-vous être mon amie!...

— En doutez-vous? répliqua-t-elle, l'œil en feu et le sein palpitant.

— Quand je dis *mon amie*, madame, je dis ma sœur, je dis la confidente de mes actions et de mes pensées, je dis la providence pour me secourir dans mes misères et me consoler dans mes chagrins, rien de plus.

— Et sans doute aussi la confidente de vos amours avec votre Dorothée, avec cette Nisida invisible, la complaisante pour les cacher, pour en prendre l'épine pendant que d'autres en mangeront le fruit, monsieur le comte, pour qui me prenez-vous? Je ne veux pas de ce rôle. J'ai trop de fierté, d'estime de moi-même pour accepter le moins après avoir eu le plus. Vous oubliez le passé, je le comprends, vous le voulez effacer, je le comprends encore, c'est plus commode, mais moi je me souviens et prenez garde que je me souvienne trop.

— Je n'ai rien oublié, madame, mais daignez m'entendre et retenez votre colère

jusqu'à ce que vous sachiez tout, je connais trop votre cœur et vos sentiments pour ne pas croire en votre approbation. Vous ignorez ce qui s'est passé entre le prince et moi, vous ignorez quelle entrevue j'ai eue avec lui le jour de mon départ et la promesse que je lui ai faite, sur mon honneur.

Le regard de la comtesse l'interrogea ardemment, bien qu'elle ne prononçât pas un seul mot.

— Il savait tout, ce bon prince, il connaissait nos torts envers lui et il m'a traité avec une bonté paternelle. Il m'a laissé voir la blessure de son cœur, sa tendresse pour vous, il m'a dit ce qu'il souffrait, ce que sa

dignité et son amour avaient reçu d'atteintes, et il m'a demandé ensuite de finir ce supplice, de ne plus lui enlever son bien le plus cher, de respecter ses droits, de ne plus être ingrat enfin. Il me l'a demandé, je l'ai juré, madame, pouvais-je faire autrement?

Tout le temps qu'il avait parlé, la comtesse, les yeux sur les siens, semblait vouloir lire au fond de sa pensée. Elle fut quelques instants sans répondre, puis elle lui dit lestement :

— Est-ce bien vrai ceci, monsieur?

— Sur mon honneur et sur ma foi de gentilhomme.

— Et sans cette prière, sans ce serment

arraché à un moment d'attendrissement, à un remords que je comprends, du reste, rien ne serait changé entre nous?

— Pouvez-vous me le demander, lorsque vous êtes toujours aussi belle, aussi tendre, lorsque je suis toujours aussi amoureux !

— Vous n'êtes point venu ici pour une autre, vous n'êtes point appelé par la princesse électorale ? répondez franchement, je vous croirai.

— Je vous parlerai franchement, madame, parce que je vous en crois digne; je veux vous prouver qu'en vous appelant mon amie, je vous regardais déjà comme telle. Je suis venu pour la princesse.

— Vous l'avouez !

— Attendez donc, je ne suis pas venu appelé par elle, mais je suis venu envoyé par sa mère, je suis venu examiner ce qui se passe, sonder le terrain, m'assurer enfin s'il ne serait pas possible d'amener et de conclure une réconcilation solide avec son mari. Et voyez combien vous êtes injuste, pour cela j'ai compté sur vous.

— Il faudrait chasser la Schulembourg?

— C'est la première chose à faire.

— Ah ! je vous aiderai, car cette fille m'est odieuse, elle prend avec moi des airs de hauteur et de protection qui me sont

insupportables. Sous prétexte qu'elle a un fils, sous prétexte de la promesse de mariage arrachée à cet imbécille de Georges, elle se voit princesse électorale et se croit déjà ma maîtresse. Le jour où elle y arriverait je serais sûre de subir un joug de fer, et si je pouvais la renverser, humilier son orgueil, je serais, je vous l'avoue, bien heureuse de lui rendre ce qu'elle me donne depuis si longtemps.

— C'est peut-être plus facile que vous ne le pensez.

— Plût à Dieu ! expliquez-vous, que savez-vous ? que voulez-vous faire ?

— Avant toutes choses, madame, puis-je

compter sur vous ? serons-nous amis, serons-nous alliés ?

— Ne serons-nous que cela ?

— Vous savez...

— Oui, vos remords ! ah ! vous m'aimez bien peu ! si vous m'aimiez que seraient de pareils obstacles ? Le saura-t-il ?

— Je le saurai, moi, et j'ai donné ma parole, madame, ma parole est un mur d'airain, un mur que rien ne peut franchir.

— Pourquoi la donner alors !

— Songez au moment, à la surprise...

— Ah ! Philippe, vous ne m'aimez pas !

— Il lui fallut un grand courage, une grande certitude des dangers où il s'exposerait pour ne pas lui jurer le contraire, il se contenta de baiser sa main.

— Vous me trompez, reprit-elle, guidée par cet admirable instinct qui nous avertit toujours et que nous refusons de croire.

— Je ne vous trompe pas, madame, je vous dis la vérité.

Et en effet il ne la trompait point. Depuis la veille il avait beaucoup réfléchi. La levée de bouclier de la princesse l'effrayait fort, plus encore pour elle que pour lui, pour

Nisida plus que pour la princesse. Il se voyait engagé dans une voie qu'il ne voulait pas suivre, où les périls l'entouraient de toutes parts, et cependant cette voie lui était chère. Ainsi que les caractères légers, que les gens à entraînement, il espérait arranger toutes choses, il espérait opérer un replâtrage entre les époux, et rester l'amant secret de Dorothée; il espérait demeurer libre et conserver Nisida avec son dévoûment et son abnégation si douce pour lui, si facile; il espérait peut-être, qui sait? il espérait ainsi retrouver, selon sa fantaisie, ces heures brûlantes que madame de Platen lui prodiguait autrefois, et que, malgré ses railleries, il n'en regrettait pas moins. Il n'imagina donc rien de

mieux que de faire temporiser Dorothée, et de travailler d'un autre côté, aidé par madame de Platen, à empêcher l'éclat qui perdrait la princesse, tout en s'engageant lui-même beaucoup plus qu'il ne comptait l'être en réalité.

La comtesse se raccrocha à cet espoir. Elle aimait, elle craignait de tout perdre, elle accepta cette lueur, comptant la voir grandir et devenir un beau feu d'amour, comme jadis. Elle accepta le rôle que lui offrait Philippe, très résolue à le changer aussitôt qu'elle en trouverait le moyen, ou plutôt l'occasion. Ils convinrent ensemble de ce qu'ils devaient faire, des moyens à prendre pour

saper mademoiselle de Schulembourg, sans découvrir leurs projets.

— Je ne vous cache rien, très chère comtesse, j'ai demandé à voir la princesse en secret, je la verrai sans doute et plus d'une fois.

— Philippe !

— Vous le dirais-je si j'avais un autre but ?

— Vous êtes bien assez adroit pour cela, car il est difficile que je ne l'apprenne point d'un autre côté.

— Si vous n'avez pas de confiance en

moi nous ne réussirons jamais. J'ai toute confiance en vous, moi !

— C'est que... enfin je vous crois et je vous aiderai; pour commencer, je parlerai ce soir à l'électeur, au sujet de la Schulembourg, c'est le plus nécessaire. Mais, monsieur, une amie, un complice on le voit souvent, je vous verrai...

— Tous les jours.

— C'est bien ! alors je vous crois.

Il lui baisa la main et ils se séparèrent.

Elle le regarda sortir.

— Ah ! s'il me trompe cette fois, malheur à lui.

III

A Dresde.

Cependant après le départ de Philippe, Aurore revint chez Nisida. En vain celle-ci employa les prières et les supplications pour persister dans sa résolution généreuse. L'électeur même se mit contre elle

et prétendit que Philippe exigeait qu'elle céda.

— Il veut que vous aimiez sa sœur, il veut qu'elle soit la vôtre, il me l'a dit, il lui a fait promettre comme à moi, de ne pas vous laisser seule, de vous consoler, de vous voir chaque jour. Si vous l'aimez, obéissez lui.

Nisida se tut, se résigna, mais rien ne put arracher de son âme la sombre douleur qu'elle nourrissait.

— On me cache tout, disait-elle à Aurore, il est à Hanovre, on m'épargne cette douleur; mais, Aurore, rappelez-vous le bien, il n'en reviendra plus. Un grand danger le

menace, cette femme le tuera, on le perdra, cette comtesse de Platen, c'est son mauvais génie.

Le temps s'écoulait : les lettres de Philippe étaient fréquentes et tendres, elles l'étaient davantage surtout depuis qu'il craignait de se voir engagé par Dorothée bien au-delà de ses désirs. Il semblait ignorer les sentiments de l'électeur pour Aurore, et le danger que courait celle-ci. C'était toujours le même système, il n'acceptait point la responsabilité de la rupture, et encore moins celle de la liaison. Madame de Levenhaupt fermait les yeux, Nisida seule veillait et défendait son amie. Elle la conjura à genoux de résister aux séductions, de fuir l'entraî-

nement qui la jetait dans les bras de Frédéric-Auguste, de chercher un protecteur, un mari, qui lui donnât le bonheur légitime, au lieu de ces bonheurs volés que le désespoir remplace si vite.

— Vous oubliez donc que je suis chanoinesse de Guedlenbourg? répondait en riant la comtesse Aurore.

— Vous êtes libre cependant, bien libre Aurore, et vous vous marierez le jour où vous voudrez le faire. Vos vœux n'en sont point, vous protestante surtout! Mariez-vous, croyez-moi, et quittez Dresde, fuyez, fuyez!

Mademoiselle de Kœnisgmarck était déjà trop éprise pour que ce moyen fut possible à

employer. Elle ne songeait pas sans frémir à quitter le prince. Bien qu'innocente encore elle était liée par des aveux, par des promesses, l'électeur l'adorait, il eut mis toute la Saxe à ses pieds. Elle ne voulait de lui que lui-même, et son rang loin de l'éblouir lui semblait plutôt un obstacle à ses vœux. Jusque-là elle n'avait point paru à la cour, mais son deuil finit, et elle fut enfin présentée aux deux électrices, qui l'accueillirent avec la plus grande distinction. La mère et la femme de Frédéric Auguste étaient loin de s'attendre à trouver en elle la maîtresse qu'il aimerait le plus. Sa beauté fit sensation, on ne parla bientôt plus que d'elle, ce fut la personne citée, la personne à la mode, et les fins courtisans se

doutèrent qu'elle arriverait à d'autres destinées, avec un prince tel que le leur.

Les combats furent longs, cependant, les lettres, les démarches, les prières prirent un temps mal employé selon le fougueux jeune homme, que cette résistance excitait encore. M. de Beichling, son favori, devint le confident et le mercure de ses amours. Il fit si bien qu'il obtint de mademoiselle de Kœnisgmarck une lettre pour le prince, et plus tard la promesse d'un rendez-vous. Hélas ! elle n'eut bientôt plus la force de résister, et, après une soirée de passion et d'enivrement, la pauvre Aurore succomba.

Pour donner une idée plus précise des

façons et des habitudes des cours d'Allemagne à cette époque, nous ferons un emprunt à l'excellent ouvrage de M. Henri Blaze, baron de Bury, sur la famille de Kœnisgmarck, publié par la *Revue des Deux-Mondes.* Il a puisé aux meilleures sources il a visité les lieux mêmes, il possède la langue allemande aussi bien que la française, et il a cherché dans les auteurs les plus véridiques des détails et des anecdotes, restés inédits ainsi que les correspondances. Je ne saurais mieux faire que de citer en entier la description d'une fête offerte par l'électeur à sa belle maîtresse, et pour laquelle M. Henri Blaye invoque des témoignages positifs. Il sait cette dramatique histoire des Kœnisgmarck mieux que personne, et il la raconte

avec un charme infini. Il a vu les portraits, il a vu les tombeaux, il a lu les lettres, il fait passer dans l'âme de ses lecteurs l'émotion qu'il a ressentie lui-même, et ses deux articles sont une des lectures les plus attachantes que je sache. Écoutez-le parler :

« — Un jour, qui mériterait d'avoir sa
» place dans les fastes de l'amour, et dont
» les annales galantes du château de Ma-
» ritzbourg garderont l'éternelle mémoire,
» fut celui où l'aimable et royal jeune
» prince, environné de l'éclat et de la
» pompe de la cour, conduisit en triompha-
» teur à la résidence d'été des souverains
» de la Saxe, la beauté prête à rendre les
» armes. Le matin, avant de partir, son al-

» tesse envoya à Mademoiselle de Kœnisg-
» marck un habit d'une richesse extraordi-
» naire, ainsi qu'une garniture de diamants
» des plus splendides. Madame de Leven-
» haupt ne fut point oubliée, et les pré-
» sents qu'elle reçut, quoique de beaucoup
» inférieurs à ceux destinés à sa sœur,
» furent magnifiques. Ensuite, sans trop
» s'embarrasser, faut-il le dire, de l'état
» larmoyant de l'électrice délaissée, toute
» la cour se mit en route pour Maritzbourg.
» C'était par une belle matinée de prin-
» temps, invitante et radieuse; l'air em-
» baumé des parfums de l'aubépine et de
» l'acacia, retentissait des chants des oi-
» seaux, et pourtant le long des sentiers
» d'émeraudes que suivait le galant cor-

» tége pleuvait la neige des fleurs, roucou-
» lait la tourterelle, murmurait la source
» vive sous le rocher. Au moment où les
» voitures entraient dans les beaux bois
» qui avoisinent la résidence, une députa-
» tion mythologique se présenta : c'est
» Diane, environnée de ses nymphes, qui
» vient engager l'illustre compagnie à visi-
» ter son palais, et faisant allusion au doux
» nom d'Aurore, la déesse salue une sœur
» dans mademoiselle de Kœnisgmarck Les
» dames ayant mis pied à terre, on aperçoit
» en effet un édifice merveilleux, élevé là
» comme par magie; on entre : un salon
» peint à fresque, pour la circonstance,
» reçoit les hôtes de l'électeur; sur les
» murs, la mort du tendre Endymion, le

» châtiment du téméraire Actéon, toute
» l'histoire, en un mot, de l'immortelle
» chasseresse se déroule, reproduite avec
» un art infini. Diane, cependant, ordonne
» à ses nymphes de régaler Aurore et sa
» suite; aussitôt, du milieu du parquet qui
» s'entr'ouvre, sort une table chargée de
» mets exquis; à peine les dames ont-elles
» pris place, qu'un bruit de chalumeaux,
» de cymbales et de tambourins se fait en-
» tendre; en même temps paraît le dieu
» Pan, que les satyres, les faunes et les
» autres divinités des bois accompagnent.
» Grande terreur parmi la moitié la plus
» impressionnable de l'aristocratique as-
» semblée; mais, qu'on se rassure, car le
» terrible dieu Pan, c'est son altesse électo-

» rale en personne, les satyres sont les
» chambellans les mieux tournés de la
» cour, et les faunes sont de jeunes pages.
» Diane, que représente à ravir la comtesse
» de Beichling, femme du confident intime
» des plaisirs du prince, invite Pan à s'as-
» seoir près de la belle Aurore; que de
» tendres choses ne lui dit point ce dieu!
» quels empressements pour la servir! quels
» soins pour lui plaire et la persuader de sa
» passion :

» — Que vous êtes aimable! que je vous
» aime! je vous aimerai éternellement!

» Vieilles paroles, que tout cœur épris
» sait mettre en musique.

» Vers la fin du repas, la trompe retentit,
» les aboiements des chiens se font en-
» tendre; des dames étonnées accourent
» aux fenêtres et voient passer un cerf que
» poursuivent des chasseurs élégamment
» troussés. Quel plaisir on aurait à suivre
» la chasse! aussitôt il se trouve des che-
» vaux tout prêts et des calèches ouvertes.
» Les deux déesses montent en phaëton, on
» part, on est parti.

» Pauvre cerf, qui ne demandait qu'à
» brouter les feuilles de ces bois, l'amant
» inhumain a juré ta perte, et pour inaugu-
» rer ses royales tendresses ton noble sang
» va couler!...

» Par une embûche habilement ourdie,

» le cerf en est réduit à se jeter dans un » étang de la forêt, et pendant que la meute » acharnée s'efforce d'atteindre sa victime à » la nage, les dames descendues de cheval, » montent dans des gondoles et gagnent à » force de rames la rive, où gaîment elles » abordent au bruit des fanfares, pour voir » mourir le cerf et donner la curée.

» A l'extrémité de l'île s'élève une tente » dressée à la turque. Des ottomanes de » brocard la décorent, et tous les parfums » d'Orient y brûlent dans des cassolettes » d'or. Dans cette calme et silencieuse re- » traite, disposée au sein d'une fraîche » oasis; les glaces et les sorbets circulent » sur des plateaux damasquinés. Tout à

» coup, mascarade nouvelle, les grands
» officiers du sérail apparaissent, puis le
» sultan lui-même, tout éblouissant de pier-
» reries. Orosmane s'avance d'un pas lent
» et mesuré, vers la tente des dames et
» jette le mouchoir à Zaïre. Ici l'étiquette
» ressaisit ses droits. Mademoiselle de Kœ-
» nisgmarck et l'électeur prennent place
» sur un divan réservé, laissant les tabou-
» rets au reste de la compagnie. Les dan-
» seuses du théâtre de la cour vêtues en
» bayadères, exécutent un divertissement,
» après quoi, l'électeur se lève et, donnant
» la main à mademoiselle de Kœnisgmarck,
» la conduit à sa gondole, où sont admis à
» s'asseoir, avec le padishah et sa favorite,
» le prince de Furstemberg et la comtesse

» de Lovenhaupt. De nombreuses gon-
» doles reçoivent les autres dames, qui
» choisissent à leur tour les cavaliers qui
» leur conviennent, et l'on se promène
» ainsi quelque temps sur l'eau, avec une
» musique harmonieuse.

« Arrivé au château de Maritzbourg, le
» prince accompagne sa favorite jusqu'à
» l'appartement qu'il lui destine, somp-
» tueux appartement, meublé avec une ex-
» traordinaire magnificence, salle du trône,
» où le trône est un lit. La garniture de ce
» lit, d'une ordonnance admirable, est un
» damas aurore, brodé d'argent; on y voit
» en divers compartiments les amours
» d'Aurore et de Tython; des amours bouf-

» fis et penseurs relèvent les rideaux en
» festons et semblent répandre sur la divi-
» nité du sanctuaire, les pavots, les roses
» et les anémones.

» — C'est ici, mademoiselle que vous
» êtes vraiment souveraine ! s'écrie galam-
» ment l'électeur, et que,de grand seigneur
» que j'étais, je deviens votre esclave.

» — Ah! monseigneur, dans quelque état
» que vous vous présentiez à mes yeux,
» n'avez-vous point le droit de dire que je
» vous appartiens ?

» On se quitte un moment pour changer
» de costume et s'ajuster pour le sou-
» per. En se mettant à table, mademoiselle

» de Kœnisgmarck trouve sous sa serviette
» un bouquet de diamants, d'émeraudes, de
» rubis, de saphirs et de perles, qui lui an-
» nonce qu'elle est la reine de la fête qui
» va suivre. Sitôt après le souper, les danses
» commencent, et dans le moment que les
» gigues et les sarabandes sont les plus
» animées, le prince et sa favorite dispa-
» raissent de la salle de bal... Chacun s'en
» aperçoit, mais chacun sait aussi ce qu'il
» doit faire, et le bal continue à mener son
» train, comme si nul n'avait remarqué
» cette absence.

» Et penser que cette fête que nous ve-
» nons d'essayer de décrire, fut suivie de
» quinze autres non moins brillantes, non

» moins somptueuses, non moins folles en
» travestissements mythologiques, en vo-
» luptueuses extravagances, en prodigalités
» sans nombre. Pour la reine du moment,
» ces fêtes succédaient aux fêtes, les ca-
» deaux aux cadeaux, le triomphe au
» triomphe. »

Le lendemain de cette journée, le soir, Nisida était seule et tristement dans sa chambre, la fenêtre ouverte, son petit chien à côté d'elle. Elle respirait l'air et laissait errer son regard sur les arbres et les fleurs, pendant que sa pensée errait bien loin près de Philippe. La porte s'ouvrit lentement, et la comtesse Aurore, enveloppée ainsi qu'elle avait l'habitude de l'être dans ses coiffes,

entra sur la pointe de ses mules pour la surprendre. Elle lui jeta les deux bras au cou et resta longtemps la tête appuyée sur son sein. Nisida l'embrassait avec tendresse, mais en sentant couler ses larmes, elle la repoussa en s'écriant :

— Qu'y a-t-il donc? Philippe! qu'est-il arrivé à Philippe?

— Rien, je ne sais rien de Philippe, ce n'est pas de Philippe qu'il s'agit.

— Mais quoi donc alors? c'est vous, mon amie, qu'avez-vous?

— Hélas! je suis trop heureuse pour une coupable.

— Coupable! ah! ma chère Aurore, que je vous plains! oui, pleurez, pleurez ce funeste bonheur. Vous le pleurerez plus tard bien davantage encore.

— Il m'aime tant!

— Chère Aurore! vous aimera-t-il longtemps ainsi? Peut-on croire à la constance d'un homme, d'un souverain surtout? ah! vous entrez dans une voie de douleurs ou d'égarements. C'est à vous de choisir, et partout des chagrins, partout des hontes, partout le désespoir et les tourments. Pauvre Aurore!

Neuf mois après, Maurice de Saxe vint au monde.

IV

L'orage gronde.

Philippe crut avoir ville gagnée et, avec son étourderie ordinaire, il ne se préoccupa plus que de ses plaisirs. Il aimait, ou plutôt il désirait vivement Dorothée. Les obstacles apportés à sa possession ne faisaient

qu'exciter cette passion où le cœur entrait pour bien moins que les sens et la tête. Si jamais son cœur prit part à un sentiment, ce fut à celui inspiré par Nisida, dont le dévoûment et la tendresse le touchaient jusqu'au fond de l'âme. Il ne chercha plus qu'un moyen d'accommoder les scrupules de la princesse avec ses nouveaux projets, la forcer à se donner à lui, tout en se réconciliant en apparence avec le prince, était son seul but, qu'il colora à ses propres yeux suivant l'usage, d'un semblant de dévoûment et d'affection.

— Il faut l'empêcher de se perdre, se disait-il, et, si elle le voulait, qui pourrait être plus heureux que nous! Le prince ne

demande qu'à fermer les yeux, pour être tranquille, l'électeur également, elle serait une des plus grandes princesses de l'Europe, aimée, considérée de tous, et ses appartements garderaient le secret de nos tendres amours. Ma vie s'écoulerait entre ma Nisida, à Dresde. Dorothée ici et cette Elisabeth, qu'il faudrait museler avec des caresses, sans compter... il faut qu'elle m'écoute, il faut que cela soit ainsi.

La tâche était difficile et elle devait lui sembler plus difficile encore après chaque entrevue avec Dorothée, qui lui parlait sans cesse de ses projets comme d'une chose accomplie, et qui ne cessait de le tourmenter pour en presser l'exécution. Un soir

enfin, lasse des prétextes et des remises elle l'attaqua franchement et de front. Lui, bien loin de fuir le discours, le hâta tout au contraire, il voulait aussi obtenir une réponse plus positive, il voulait que Dorothée consentît à l'entendre, qu'elle s'accoutumât peu à peu à ses idées, en renonçant à celles qu'elle avait tant chéries. La princesse commença par l'attaquer, au sujet de madame de Platen, qu'il voyait souvent, elle le savait, bien qu'il lui jurât que ce fut le plus tranquillement du monde.

— Vous avez encore été hier matin chez elle.

— C'est vrai, madame, et j'irai demain.

— Pourquoi? Pourquoi chercher ainsi cette femme, votre ennemie, la mienne?

— Pourquoi? Faut-il vous le dire? Parce que je travaille à la désarmer, parce que d'une ennemie qu'elle est, je veux faire une amie, une alliée, au contraire.

— Et que ferions-nous, de l'amitié, de l'alliance de madame de Platen, je vous le demande?

— Si nous pouvions reconstruire votre vie, si nous pouvions vous rendre le bonheur, la position qui vous appartiennent et que vous avez perdus.

— Mon Dieu! confierez-vous notre se-

cret à cette horrible créature? s'écria la princesse effrayée.

Souvent Kœnisgmarck avait essayé d'aborder ce sujet, qu'il craignait tant, mais il l'avait cotoyé, jusques-là, sans oser aller plus loin. L'occasion cette fois était belle, il l'avait fait naître, il se hâta d'en profiter, non sans quelques craintes de ce qui allait suivre.

— Je ne lui ai point confié notre secret, madame, ou plutôt votre secret, car, malheureusement, nous n'avons pas de secret qui nous soit commun, mais je lui ai confié le mien. Je lui ai confié le désir sincère que j'éprouve de contribuer de tout mon pou-

voir à vous conserver le trône qui vous appartient.

— Le trône! répéta-t-elle avec mépris, que m'importe le trône?

— Et vos enfants, madame?

— Le trône appartient à mes enfants, sans que nul puisse le leur ravir, je suppose, madame de Platen n'a que faire à cela. Le bâtard de mademoiselle de Schulembourg n'a pas, sans doute, la prétention de l'emporter sur eux.

— Et si l'on faisait chasser mademoiselle de Schulembourg et son bâtard?

— Que m'importe! pourquoi?

— Pour que le prince redevienne le père, l'époux qu'il était avant d'avoir connu cette fille.

— Est-ce bien vous qui parlez ainsi, Kœnisgmarck? demanda Dorothée en pâlissant.

— Oui, madame, c'est moi, le plus dévoué de vos serviteurs, moi, qui oublierai toujours mon bonheur devant le vôtre, et qui ne puis me résoudre à vous laisser perdre un état aussi brillant pour le céder à une rivale, cause de tous vos malheurs.

— Dites plutôt que vous me sacrifiez à

mes rivales véritables, dites que vous aimez cette Platen, que vous voulez conserver ses faveurs, que vous voulez nous obtenir toutes les deux, peut-être, dites surtout que vous manquez de chevalerie, et qu'il vous effraie de vous charger du sort d'une princesse malheureuse. Je vous croirai alors.

— Je manque de chevalerie, moi !

— Absolument, et vous cherchez à voiler votre couardise sous de vaines et fausses protestations de dévoûment et de sacrifice. Eh bien ! sachez-le, ma résolution est prise. Je ne resterai plus à cette cour que je déteste, près de cet homme, objet de mon mépris. Je ne veux plus être humiliée, fou-

lée aux pieds, je veux avoir justice de lui et de sa maîtresse J'ai écrit au duc de Wolfenbuttel, j'attends sa réponse, elle sera bonne, j'en suis sûre, il est loyal et généreux, lui. Si vous me refusez votre secours, il est d'autres bras que le vôtre sur lesquels je puis m'appuyer, il est d'autres chevaliers qu'un Kœnisgmarck, déchu de son nom et de sa race, je n'ai pas besoin de vous.

— C'est votre dernière résolution ?

— Oui, irrévocable, immuable, certaine.

— Rien ne vous en fera changer ?

— Rien, rien, je le jure sur la tête de mes enfants.

— Eh bien ! madame, disposez de moi. J'oublie tout, je renonce à tout, j'accepte la responsabilité immense dont vous me chargez, on n'accusera pas deux fois un Kœnisgmarck de manquer de chevalerie.

Dorothée fut, malgré elle, blessée de cette manière d'accepter, elle sentit en son cœur le froid du doute qui glace l'espérance, et son premier mouvement fut de refuser à son tour.

— Vous ne m'aimez pas, dit-elle, car vous subissez mon abandon, vous ne l'acceptez pas avec le bonheur qu'il devrait vous apporter. Je ne veux pas de votre existence, si le don de la mienne est reçu par vous ainsi.

Philippe me répondit qu'en se jetant à ses pieds, en la regardant, et couvrant de baisers la main qu'elle cherchait à lui reprendre. Il parla ensuite, il fut éloquent, il persuada celle qui ne demandait qu'à être persuadée, et ils passèrent les dernières heures de la nuit dans un enchantement que rien ne peut exprimer. Philippe oublia tout, selon son caractère il ne souvint que du présent et ce qui n'était pas là fut méconnu. Nisida, la comtesse, sa sœur, ses projets, ses ambitions, ses espérances, tout fut jeté au loin, tout disparut. Il promit d'aider la princesse à fuir, il promit d'enchaîner sa vie à la sienne, il la conjura de combler ses vœux lorsque sa chaîne indigne serait brisée et lui jura de n'avoir

jamais d'autre épouse ou de mourir.

Elle reçut ses vœux et ses promesses comme une femme qui aime reçoit ces trompeuses paroles, elle les recueillit dans son cœur comme son trésor le plus cher, et lorsqu'ils se séparèrent, bien avant dans la nuit, elle dit à sa confidente :

— Ah ! Kensebeck, tu as été bien sage de ne pas nous laisser seuls !

En sortant du palais Kœnisgmarck, enveloppé dans son manteau, un peu revenu de son enchantement, comprit la gravité de ce qu'il venait de faire. Le nom de Nisida

s'échappa de ses lèvres avec un soupir.

— Hélas! se dit-il, que deviendra la pauvre fille, et comment lui annoncer cela?

Plongé dans ses réflexions il ne s'aperçut pas qu'un homme, enveloppé et caché comme lui, le suivait de loin et l'accompagna ainsi jusqu'à son hôtel. Le fidèle Bontemps l'attendait à la porte, se promenant de long en large, fumant une énorme pipe, habitude qu'il avait choyée, depuis les recommandations du comte Othon. Il s'arrêta devant son maître, et lui montra de loin le fantôme en disant avec un geste expressif:

— Si monseigneur veut?...

— Tais-toi, et laisse-moi voir cela moi-même.

Il retourna d'où il venait, et alla droit vers l'importun, qui, se retourna encore plus vite et s'enfuit. Kœnisgmarck était leste et se mit à le poursuivre, la course dura ainsi quelques minutes, le comte gagnait du terrain, il croyait atteindre l'indiscret, lorsque tout à coup, au détour d'une rue, il disparut comme par enchantement. En vain il regarda de tous côtés, il ne l'aperçut plus. Seulement, Bontemps, qui suivait de loin son maître, assura qu'il l'avait vu tourner par une impasse fort sombre, dont ils sondèrent en vain les murs, sans y

trouver le moindre vestige de portes. A quoi son maître répondit qu'il avait sûrement rêvé, car il n'y avait pas moyen de croire qu'il eût pu s'évaporer comme une ombre.

— C'est égal, répondit le sergent, c'est égal, monseigneur, on vous épie, prenez garde à vous. Quant à moi, je me défie de ce damné Italien, que vous rencontrez partout, surtout chez madame la comtesse. Je me défie encore d'une autre personne, mais comme je ne suis pas sûr de mon fait, je me tairai jusqu'à ce que j'aie une certitude, tout en surveillant. Je ne sais pourquoi, j'ai peur que tout ceci finisse mal.

Il était alors près de cinq heures du matin, en ce même moment la femme de chambre favorite de la comtesse de Platen frappait discrètement à sa porte et l'éveillait en faisant le moins de bruit possible.

— Qu'y a-t-il ? cria la favorite du fond de son grand lit à baldaquin, pourquoi m'éveiller ainsi ? que me veut-on ?

— Madame, c'est monsieur le comte Pamphili, il veut voir madame absolument sur l'heure, il dit que cela ne peut se remettre.

— Qu'il entre donc ! répondit-elle, de mauvaise humeur. Il va encore me parler de Philippe et c'est quelque superbe décou-

verte à son sujet, comme si je n'en savais pas à son égard plus long que personne.

Le comte Pamphili entra et se débarrassa sans façon d'un manteau qui l'enveloppait, puis il s'assit et respira à pleine poitrine, comme un homme enchanté de se reposer.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda-t-elle impatientée.

— De grandes nouvelles, et cette fois vous ne direz pas que je vous trompe et que je me trompe moi-même. J'ai vu et j'apporte les preuves.

La comtesse sourit.

— J'écoute, dit-elle, en s'arrangeant sur ses oreillers.

— Le comte de Kœnisgmarck sort en ce moment du palais, et il est bien près de cinq heures du matin.

Le front de madame de Platen se rembrunit.

— Et à quelle heure y est-il entré ?

— Il y est entré hier à dix heures du soir. Faut-il tout ce temps là pour causer d'une réconciliation avec le prince électoral ? qu'en pensez-vous, madame ?

— Il aura attendu chez la Kensebeck.

— Non, car j'étais à dix heures chez l'électrice, la princesse y était aussi, mademoiselle de Kensebeck est venue lui dire un mot tout bas, aussitôt elle a fait ses révérences et elle est partie.

— De dix heures à cinq heures du matin, ensemble !

— Et mademoiselle de Kensebeck n'était point avec eux, car j'ai veillé, moi ! et je l'ai vue, seule, dans sa chambre, toute la nuit, tantôt au balcon, tantôt se promenant, comme une personne qui s'impatiente, puis écoutant à la porte et enfin, voyant qu'ils ne se séparaient point, elle est entrée chez sa maîtresse, après avoir discrètement

frappé. Ils ont parlementé un instant puis enfin le comte et la princesse sont entrés chez leur confidente, folâtrant et se tenant embrassés, je les ai vus, caché que j'étais par les grandes ombres du parc, malgré le jour naissant. Je les ai vus, vous dis-je, et j'ai été témoin de leurs adieux, de leurs baisers.

La comtesse devint pâle à effrayer.

— Vous me jurez, monsieur, que cela est vrai, vous me le jurez sur votre honneur.

Le comte ne regardait pas à un mensonge pour assurer sa vengeance, il le jura.

— Ah! murmura-t-elle, il me trompait!

— Ce n'est pas tout.

— Comment! ce n'est pas tout encore? demanda-t-elle, avec un sourire plus perçant qu'une lame de poignard.

— Non, j'ai reçu une lettre de Dresde.

— Que vous dit-on?

Elle essayait de prendre un air indifférent et se tenait accoudée comme pour entendre un récit ordinaire.

— Eh! bien? reprit-elle, voyant qu'il se taisait.

— Je vous admire, madame, vous avez un courage et un sangfroid magnifiques. Qui croirait que je vous touche? seulement?...

— La blessure est douloureuse et profonde, monsieur, j'en conviens, mais ce n'est pas moi qui en mourrai. Continuez donc, que dit cette lettre de Dresde?

— Puis-je vous la lire?

— J'écoute.

« — J'ai obéi ponctuellement à vos ordres
» monsieur le comte, et je puis vous don-
» ner de précieux renseignements. Je sais
» tout ce que l'on peut savoir de positif sur

» M. le comte de Kœnisgmarck, je connais
» maintenant ses habitudes et ses secrets,
» autant qu'il est possible de les connaître
» après une longue étude. M. le comte
» a une petite maison dans les faubourgs,
» où il cache une jeune fille d'une beauté
» ravissante. Cette jeune fille ne sort *jamais*,
» elle est servie par deux domestiques
» incorruptibles, et ne reçoit absolument
» personne que son Altesse l'électeur, et la
» comtesse Aurore de Kœnisgmarck, sa
» maîtresse. »

— Ah! ah! vraiment! une autre! et qui peut-elle être celle-là?

— Ah! je le sais, répliqua-t-il avec un ac-

cent de rage, je le sais, je la connais, moi !

— Continuez.

« — Je l'ai vu de bien loin, de la fenêtre » d'un grenier, la seule d'où l'on puisse » apercevoir son jardin. Elle semblait triste » et parlait d'un air dolent à un petit chien » blanc, courant après elle dans les allées; » c'est là sa seule récréation.

» Du reste, le comte de Kœnisgmarck » manque beaucoup aux soupers de Maritz- » bourg; les dames se plaignent de son ab- » sence, car il avait le talent de les amuser » fort par ses contes, et surtout ses épi- » grammes. Un de ses sujets de conversa-

» tion les plus brillants et les plus favoris
» était la comtesse de Platen et ses rela-
» tions avec elle. On connaît cette dame,
» ses ridicules, ses airs passionnés, ses
» extravagances, ses bains de lait, ses ap-
» pas d'emprunt et les airs de jeunesse
» qu'elle se donne, malgré ses quarante
» ans; on sait tout cela, mieux je crois, à
» Dresde qu'à Hanovre. M. de Kœnisgmarck
» la contrefait admirablement, surtout dans
» ses élans de tendresse amoureuse, et il
» en a fait des scènes à mourir de rire; on
» lui en écrit souvent, et il a répondu der-
» nièrement à une jeune dame qui s'infor-
» mait du succès de ses amours, qu'il était
» parvenu à museler la tigresse et à n'en
» être pas mordu, bien qu'il ait refusé de

» la caresser; c'est, ajouta-t-il, un grand
» soulagement pour moi que d'être délivré
» de cette ennuyeuse et j'espère lui glisser,
» à ma place, soit un comte italien de mes
» ennemis, afin de me venger de cet en-
» nemi-là, soit un de mes pages, qui a be-
» soin des leçons de l'expérience pour se
» lancer; quant au premier, beaucoup
» disent que c'est un fait accompli et qu'il
» a été le consolateur de mon absence,
» grand bien leur fasse! »

La comtesse avait tout écouté sans rien dire, sans donner le moindre signe d'émotion; seulement elle pâlissait de plus en plus, à un tel point que Pamphili, jetant les yeux sur elle en fut effrayé.

— Bon Dieu, madame! s'écria-t-il, vous trouvez-vous mal? faut-il appeler?

— Non, monsieur, non, c'est inutile, donnez-moi seulement cette lettre, je vous prie, je désire la lire moi-même.

Elle la prit et la lut en effet, lentement et d'un bout à l'autre, comme si elle eut voulu l'apprendre par cœur; ensuite elle la replia et resta plusieurs minutes à réfléchir.

— Comte Pamphili, dit-elle enfin, vous me jurez encore sur votre honneur que vous n'avez rien inventé ni fait inventer de votre chef, que cette lettre est réelle et que celle qu'elle renferme n'est point une calomnie de la haine.

Il le jura avec un accent de vérité qui n'échappa point à l'oreille exercée de madame de Platen accoutumée à les étudier tous.

— C'est bien, répliqua-t-elle, maintenant j'aviserai.

— Ne puis-je savoir ?

— Je ne sais rien moi-même. Laissez-moi le temps de me reconnaître, à peine sais-je où je suis et ce que je pense, tant j'ai été ıortement frappée.

— Vous êtes sublime de courage et de patience.

— Vraiment! c'est le fruit de l'expérience et de la vieillesse, répliqua-t-elle avec une amertume qui promit à Pamphili plus même qui n'osait espérer.

Ils restèrent en silence pendant assez longtemps, le comte ne voulait point interrompre des réflexions dont il recueillerait le fruit. Il regardait madame de Platen, dont le visage changeait à chaque instant, qui devenait alternativement pâle et rouge, dont les traits exprimaient tour à tour la rage, le désespoir et la colère.

— Monsieur de Pamphili, avant toutes choses, vous m'amenerez le page, *mon futur amant*, j'ai besoin de lui parler.

— Quand doit-il venir ?

— Ce soir... aussitôt que la nuit tombera...quant à vous... ne sortez point... ou si vous sortez, ayez soin de prévenir vos gens de l'endroit où l'on pourrait vous trouver, en cas de nécessité. N'y manquez pas surtout et laissez-moi maintenant, j'ai besoin de solitude. Vous allez trouver mes femmes dans la pièce voisine, vous ordonnerez de ma part qu'on ne dérange point, qu'on n'entre chez moi sous aucun prétexte, fut-ce l'électeur lui-même.

M. de Pamphili se retira discrètement, convaincu qu'il avait semé en bonne terre et que la moisson à recueillir serait magnifique pour sa vengeance.

V

Les fleurs se flétrissent.

L'électeur de Saxe était marié, nous l'avons dit, il était père d'enfants légitimes une de ses filles épousa dans la suite M. le Dauphin, fils de Louis XV, et fut mère des rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X —

L'électrice était une sainte et digne femme, abreuvée de chagrins depuis son mariage, accoutumée aux rivales, et accoutumée aussi à leurs mépris, à leurs affreux procédés, à toutes les indignités qu'elles lui faisaient subir et que son mari avait la lâcheté de tolérer. Les querelles perpétuelles qu'amenaient les infidélités du prince étaient envenimés encore par les rapports, par les excitations, par les propos et les rivalités de ce harem renouvellé sans cesse et pris dans toutes les classes de la société, car l'électeur n'était point difficile, tout lui était bon, la grande dame et la grisette, il allait de l'une à l'autre et rien ne le fixait longtemps. Philippe et lui se ressemblaient en toutes choses, du

moins sous ces rapports de galanterie qu'on ne saurait appeler amour.

Mademoiselle de Kœnisgmarck ne voulut point suivre les errements de ses devancières; elle déclara d'abord à Frédéric-Auguste qu'elle ne viendrait plus à la cour de l'électrice, que pour rien dans le monde elle ne lui manquerait de respect en élevant autel contre autel, en se montrant adorée près de l'épouse qu'on délaisserait. Elle ajouta que si l'électeur voulait lui plaire toujours, il devait rester, bon, attentif, soigneux, pour sa femme et sa mère.

— Je veux qu'on reconnaisse au changement de vos manières que vous avez

un nouveau *conseil*, je veux que cette pauvre femme à laquelle j'ai pris sans le vouloir, hélas ! son plus grand trésor sur la terre, sache que je n'en fais point parade, que je ne songe ni à triompher d'elle, ni à la blesser en quoi ce soit. Vous me le promettez ?

— Ne faut-il pas vous obéir en tout ? N'êtes-vous pas mon enchanteresse ?

A dater de ce moment, en effet, le prince devint tout à fait différent de ce qu'il avait été jusqu'ici. Il fut assidu aux cercles des princesses, où cependant Aurore ne paraissait pas ; il fut empressé à faire demander de leurs nouvelles chaque matin, il prit

la peine de s'excuser lorsqu'il manquait à un engagement sollicité par elle, il leur prodigua enfin tous ses empressements, tous ses vœux.

« S'il en est qui tiennent lieu d'amour. »

Les deux électrices furent charmées de ce changement inespéré. La mère, bien plus indulgente sur les fautes de son fils, poussa la bonté jusqu'à dire qu'elle désirait voir cette charmante personne, qu'elle irait volontiers à Maritzbourg lorsqu'elle s'y trouverait, comme par hasard, et, comme on lui faisait observer que ce serait peut-être extraordinaire, elle répondit :

— Pourquoi extraordinaire ? parce que

mon fils, dit-on, a su lui plaire et qu'elle est aimée de lui? Si j'étais si scrupuleuse, mesdames, je ne verrais parmi vous que les laides et encore ne faudrait-il pas éplucher les consciences de trop près.

Il n'y eut à cela point de réplique; aucune des dames ne voulut être laide, et aucune ne voulut accepter les bonnes grâces de l'électeur, si bénévolement distribuées par sa mère. Quant à celle-ci, elle tomba un jour à Maritzbourg, au milieu d'une fête intime, Aurore n'en voulant plus accepter d'autres; elle y fut charmante, bonne, sans façon, elle accepta les choses telles qu'elles étaient, ou plutôt elle feignit de ne s'apercevoir de rien.

Mademoiselle de Kœnisgmarck déploya tous ses charmes, toutes ses séductions, elle se montra avec les talents, l'esprit, la grâce, dont l'électeur s'était laissé enivrer. En retournant le soir à Dresde, l'électrice disait à ses dames :

— En vérité, je ne sais comment mon fils aurait fait pour ne pas adorer cette femme-là, et, si j'étais un jeune prince, au lieu d'être une vieille femme, je l'avoue de bonne foi, je ne la lui céderais pas, et je m'estimerais bien heureux qu'elle daignât s'occuper de moi et laisser tomber un regard sur le plus humble de ses esclaves.

A dater de ce moment chez l'électrice

douairière, il fut de bon goût de louer sans cesse la comtesse de Kœnisgmarck, de se présenter souvent chez elle, bien qu'elle ne reçut point, enfin de lui faire une cour assidue, ce dont l'électeur lui sut un gré infini. L'électrice alors disait à tout le monde :

— Ah ! la charmante femme, qui, au lieu de me prendre mon fils, comme les autres, me le renvoie au contraire.

Quant à la jeune électrice, elle se contenta de répéter quelquefois à ses amies :

— Je me console d'avoir une nouvelle rivale, puisque c'est une personne d'un si grand mérite.

Les mois se succédèrent et les enchantements avec eux, mais tout finit, hélas! l'amour plus vite que toutes les choses de ce monde, chez certains caractères surtout. Le prince rencontra, un jour, par hasard, une belle Italienne, une de ces splendides femmes du midi, auxquelles les hommes du nord trouvent des charmes irrésistibles. Cette femme, encore plus adroite que belle, plus perverse et plus méchante qu'adroite, comprit sur-le-champ, apprécia la bonne fortune que le diable lui envoyait, le parti qu'elle en pourrait tirer, et comme elle n'était point de celles qui se laissent guider par leur cœur; elle s'arrangea de façon à ne rien perdre. Elle s'improvisa une cruauté féroce, et déclara à l'électeur

qu'elle ne consentirait jamais à partager son amant avec personne, et qu'en conséquence, s'il voulait lui plaire, il fallait d'abord rompre avec Aurore, et ensuite abandonner, comme autrefois l'électrice, dont l'ombre même l'effrayait, disait-elle.

Frédéric-Auguste fit d'abord des difficultés, il espéra vaincre sans ces conditions, mais il avait affaire à une femme que rien n'entraînait et qui n'avait jamais failli qu'à beaux deniers comptants. Elle résista de telle façon qu'elle poussa jusqu'au paroxysme, le goût très vif qu'il avait d'abord ressenti pour elle. Il lui jura qu'il ne reverrait Aurore que comme une amie, que comme la mère de son fils, comme une

noble et illustre demoiselle, de grande naissance, la sœur de son ami intime, avec laquelle il ne pouvait rompre tout à fait sans scandale et sans se mettre au ban de l'Europe entière. Quant à sa femme il en faisait bon marché et consentait, sans difficultés aucunes, à la reléguer dans son appartement et dans la cérémonie, selon les habitudes d'autrefois.

L'Italienne ne se paya pas de ces raisons, elle répondit qu'elle ne se fiait point à ses promesses et qu'elle voulait voir par ses yeux. En conséquence elle exigea d'être présentée, à la cour, d'être reconnue comme maîtresse en titre, et de pouvoir juger elle-même ce que la comtesse de Kœnisgmarck allait répondre à ce défi.

— Je suis femme, dit-elle, je me connais en abandon et, rien que dans le regard de la comtesse, je verrai si vous m'avez tenu parole.

Le débat fut long, mais il finit comme il devait finir, l'électeur céda. La dame était d'une qualité douteuse, il la titra, il se la fit présenter par l'envoyé de Naples et la montra triomphalement à ses courtisans, comme une nouvelle et magnifique conquête.

— Hélas! dit l'électrice à sa belle mère, nous nous doutions bien que l'électeur n'aimait plus la comtesse de Kœnisgmarck, en le voyant reprendre ses anciennes ma-

nières, à présent nous en voilà certaines et cette impertinente va tout dominer.

— Ma fille, répondit la douairière, avec son expériente sagesse, je ne saurai trop vous répéter ce que je vous ai toujours dit : de la patience. Cela passera, cela doit passer, rien n'est éternel en ce monde et votre tour reviendra.

Pauvres femmes ! auxquelles il ne reste que la vieillesse de ceux à qui elles ont donné toute leur vie !

Aurore fut la première instruite de l'infidélité du prince, les courtisans ne manquèrent pas de la prévenir, pour deux raisons, d'abord ils la servaient si elle

revenait en faveur, ensuite on l'affligeait, on se vengeait de son bonheur, on se vengeait des hommages qu'on lui avait rendus. C'était une consolation, son premier mouvement fut d'aller trouver Nisida, elle savait quel cœur et quelle affection l'attendait, elle savait qu'elle serait comprise, qu'elle serait plainte et aimée, elle n'était pas de caractère à se regarder comme humiliée d'avouer son abandon, de donner raison aux prophéties de son amie, mais aussi elle était bien sûre de ne pas entendre le fameux :

— Je vous l'avais bien dit !

Dont les confidents ordinaires triomphent.

Nisida, en la voyant arriver pâle, triste, défaite, lui tendit la main et la pressa sur son cœur.

— Venez, ma sœur, mon amie, venez, ici vous serez aimée toujours, ici vous trouverez un refuge, je ne vous repousserai plus, maintenant que vous souffrez et qu'il faut essuyer vos larmes. Pauvre chère Aurore; vous qui avez toujours été si heureuse !

Aurore pleura beaucoup en effet, mais elle pleura avec cette amie, cette sœur, qui ne riait point de ses larmes, dont la discrétion n'était point suspecte et à qui elle pouvait se confier sans crainte. Elle passa toute

cette journée avec elle et y puisa des forces pour la lutte. Ce n'était point qu'elle consentît à lutter avec sa rivale, mais avec elle-même, avec sa passion, qu'il fallait éteindre, comme un flambeau renversé. Elle comprit vite qu'un amant échappé ne se rattrape pas, elle comprit que le seul parti à prendre, pour assurer l'avenir de son fils, sa propre position à elle, était de ne point entrer dans une arène, où elle était sûre de succomber, la femme abandonnée, ne pouvant jamais, quelque soit son mérite, lutter avec la femme nouvelle, cette qualité-là est la première de toutes.

Malgré la douleur, malgré le déchirement affreux qu'elle éprouva, elle se décida à se

retirer d'elle-même, afin de ne point être chassée. Depuis sa couche, sa santé ne s'était jamais rétablie, elle prétexta des soins à lui donner et, un matin, après trois jours d'angoisses, de combats, de désolation passés près de Nisida, elle prit enfin son parti et fit demander à l'électeur si elle ne pourrait pas le voir quelques instants chez elle; depuis bien des semaines il n'y paraissait plus, bien qu'il lui envoyât sans cesse des présents, qu'il fit prendre de ses nouvelles presque chaque jour et qu'enfin il eut pour elle les procédés les plus convenables et les égards les plus recherchés.

Il s'attendait à des reproches; aussi, son premier mouvement fut-il de refuser l'en-

trevue. Elle ne se laissa pas décourager et ne s'emporta point, lui écrivit quelques lignes pour lui dire simplement qu'elle était fort malade, qu'elle avait des projets de retraite et qu'elle désirait en causer avec lui; du reste, rien de plus simple, de plus calme, de plus amical que sa lettre.

« — Soyez tranquille, ajoutait-elle, il
» n'est point question d'une fuite à la La
» Vallière, je veux me soigner, je n'ai pas
» vu mon chapitre de Quidlembourg de-
» puis longtemps, et je crois qu'il serait à
» propos d'y passer quelques mois; je re-
» viendrai, n'en doutez pas; vous avez be-
» soin, comme tous vos pareils, pour vous

» délasser des affaires et des plaisirs, vous
» avez besoin d'une véritable affection;
» mon attachement est trop sincère pour
» vous priver d'un pareil trésor, nous nous
» reverrons, mais vous comprenez qu'a-
» vant mon départ nous avons à causer. »

L'électeur, rassuré sur les scènes et peut-être enchanté de ne plus avoir auprès de lui ce reproche muet, mais vivant, vint le soir même. Elle s'était fortement raisonnée, et le reçut le sourire sur les lèvres, le calme sur le front, jamais on n'eut deviné la douleur immense cachée dans son âme. A cette vue, il redevint tendre, car il ne la crut ni jalouse, ni malheureuse et l'idée de ne

point laisser de regrets blessait son orgueil.

— Que dites-vous donc de maladie, comtesse, s'écria-t-il, en la regardant, jamais je ne vous vis si jolie, si brillante, si gaie, vous avez presque ce soir l'éclat de cette belle journée, où, sous le costume d'Atalante, mille fois plus divine que toutes les divinités de l'Olympe, vous défiiez le duc d'Holstein Beck à la course.

— Je ne défierais plus personne, cependant, monseigneur, je serais trop sûre de perdre.

— Parce que vous vous méfiez de vous.

même, et à tort, vous êtes bien toujours la même qu'autrefois.

— Moi ! le croyez-vous réellement, monseigneur ?

— Comment en douter, en vous voyant ?

— Enfin, monseigneur, il faut songer à la retraite, il faut chercher un asile où la comtesse de Kœnisgmark puisse se rendre sans que l'électeur de Saxe soit accusé de l'avoir abandonnée. J'ai cessé de vous plaire, ce n'est un crime ni pour vous, ni pour moi ; je ne vous en adresserai pas de reproches, mais je veux que vous et moi nous restions dignes de vous-même ; j'irai donc à Quidlembourg.

— Les nonnes vous recevront-elles convenablement ?

— Pourquoi pas ? que leur ai-je fait ?

— Elles sont vieilles, désagréables, accoutumées à la domination, elles feront rage contre vous, j'en suis sûr.

— Il est un moyen de les rendre soumises, et c'est justement de ce moyen que j'ai désiré vous parler.

— S'il est en mon pouvoir et que vous persistiez dans votre résolution, je vous promets d'avance qu'il est accordé.

— L'abbesse, la princesse Anne-Doro-

thée de Saxe-Weimar, votre honorée cousine, est d'un grand âge et doit probablement bientôt laisser la place vacante. Je voudrais cette place.

Le front de l'électeur se rembrunit.

— Mais, madame, répliqua-t-il, elle a toujours été occupée par des princesses de sang royal.

— Le nom de Kœnisgmarck ne le cède à aucun autre, monsieur, vous le savez bien.

— Ah! je sais que vous êtes fière et que vous avez raison de l'être, mais votre jeunesse, votre beauté, vos talents, votre es-

prit sont autant de titres irrécusables à votre exclusion. Abbesse deQuedlembourg ! vous, Aurore, abbesse ! je ne m'accoutumerais point à cette idée-là ; néanmoins, si vous le voulez...

— Eh bien ?

— Il faudra obéir. Je verrai... je tâcherai... j'ordonnerai qu'on vous accepte. Une autre difficulté se présente, le roi de Prusse me demande de lui céder Quedlembourg, moyennant cette complaisance, j'obtiendrai de lui des concessions essentielles.

— Hâtez-vous donc, alors, monseigneur, de me faire accepter comme coadjutrice ou

survivancière; vous imposerez ensuite cette condition à la Prusse, en cédant votre suzeraineté, et, de la sorte, les choses iront à merveille.

— Vous êtes donc bien décidée... vous voulez ?...

— Oui, monseigneur.

— Eh bien ! malgré le vrai chagrin que j'en éprouve, malgré les regrets que vous me laissez, vous serez coadjutrice de Quedlembourg.

— Merci, monseigneur, je n'en demande pas davantage, pour moi, du moins, car il est une autre personne...

— Maurice ? Vous vous séparerez donc de lui ? vous l'abandonnerez donc aussi, comme moi ? car vous ne pouvez l'emmener au chapitre, je pense.

Malgré son pouvoir sur elle-même, Aurore ne put retenir ses larmes, lorsqu'elle entendit parler de son fils.

— Ah! taisez-vous, taisez-vous, dit-elle, ne me forcez pas à penser à ce moment d'une séparation nécessaire. Mon fils! mon Maurice! il me faudra cesser de le voir chaque jour, mais je ne vous le donne point, entendez-vous? mais il n'appartient qu'à moi, comme par le passé. C'est toujours moi qui dirigerai ses études, son caractère,

qui choisirai ses maîtres et qui serai son *unique* soutien. Il est à moi, monsieur, vous l'aimez bien peu, vous, vous songez à lui lorsque vos états, vos maîtresses, vos intérêts politiques et vos plaisirs vous en laissent le temps, moi, je ne vis que pour lui seul, et jamais il ne sera qu'à moi, ne l'oubliez pas.

— Cependant, répliqua en souriant l'électeur, vous n'en pourriez faire tout au plus qu'un pauvre chevalier de Kœnisgmarck, et moi j'en puis faire un comte de Saxe, si cela me plaît.

— Ah! faites-le donc alors, qu'il obtienne un rang digne de sa naissance, qu'il puisse

acquérir de la gloire et je vous pardonne tout.

— Vous m'aimez si peu que vous me pardonnerez bien sans cela !

— Vous le croyez, monsieur ?

— Vous voulez me fuir !

— Je veux vous laisser libre et me reposer.

— Ne pouvez-vous vous reposer ailleurs ?

— On me propose bien d'autres moyens.

— Acceptez les.

— Je ne sais s'il vous serait égal que je les acceptasse; mais, quant à moi, je n'y consentirai jamais.

— Et quels sont ces moyens?

— Des mariages, de grands mariages même.

— Aurore, je vous le défends.

Une femme vulgaire se serait prise à cette défense, elle aurait cru à un retour vers elle, ne fut-il que dans l'avenir, Aurore ne s'y trompa point, elle devina l'orgueil.

— Je n'ai pas besoin de votre défense,

répliqua-t-elle fièrement, j'ai la mienne.

Ils passèrent la soirée tout entière ensemble; Frédéric Auguste commençait à se lasser de son dernier joujou, maintenant qu'il l'avait bien payé, qu'il était bien à lui; l'esprit et le charme de la comtesse le retenaient, peut-être aussi se piquait-il un peu de la trouver si dégagée, si indifférente. Ah! pourtant, combien son cœur battait sous cette cuirasse! quelle violence elle dut se faire pour dompter son caractère altier et ses impressions violentes! Elle y réussit cependant, et le prince sortit de chez elle parfaitement convaincu qu'elle se consolerait vite et qu'il n'aurait pas à se reprocher d'avoir envoyé une âme en enfer. Les der-

niers mots qu'il lui adressa furent ceux-ci, pour ne pas se trouver en reste avec elle :

— Soyez sûre, madame, que je vous ferai placer à la tête du révérend chapitre, et vous pouvez partir quand vous voudrez.

VI

Le chapitre.

Le prince tint fidèlement sa promesse, il écrivit à l'abbesse de Quedlembourg quelle était sa volonté et quelle survivancière il lui destinait. La princesse, en recevant cette lettre, éclata en colère et en

furie; elle répondit à son auguste cousin que ni elle, ni son chapître ne recevrait mademoiselle de Kœnisgmarck en cette qualité.

« — Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi, » ajouta-t-elle. L'électeur montra la réponse à Aurore, croyant en triompher.

— Cela m'importe peu, dit la comtesse. si votre altesse me permet d'aller moi-même parler à madame l'abbesse.

— Je ne m'y oppose point, mais si vous apprivoisez cette lionne, je vous déclarerai la plus habile personne de l'Europe, et je vous nommerai plénipotentiaire à tous les congrès.

Aurore partit, forte de cette permission et de l'appui qui ne devait pas lui manquer; elle arriva à Quedlembourg au moment où on l'attendait le moins, cette entrée dans le cœur de la place ennemie fut le comble de l'art et de l'adresse; elle ne se nomma point d'abord, en demandant à madame l'abbesse la faveur d'un entretien. Sa beauté, sa grâce, le charme qu'elle répandait autour d'elle séduisirent celles des chanoinesses qu'elle rencontra et qui l'annoncèrent à la princesse Anne Dorothée.

— Je ne sais qui est cette dame, dit l'aînée des comtesses de Schartzbourg, personne respectable et d'un grand poids dans la maison, mais il est impossible d'être plus charmante.

Aurore, ainsi précédée, fut reçue sous les plus favorables auspices. L'abbesse lui demanda tout d'abord ce qu'elle voulait et sous quel patronage elle se présentait; elle donna le premier nom venu et se recommanda de l'électrice douairière, dont elle en avait obtenu l'autorisation avant de partir; cette protection respectée lui valut un accueil encore plus sympathique.

— Et vous venez nous voir? ajouta la bonne abbesse.

— J'ai entendu parler dans toute l'Allemagne du royal chapitre de Quedlembourg, j'ai prié son altesse de me faciliter les moyens de le visiter; ayant renoncé au ma-

riage pour des raisons de famille, j'ai moi-même une demi-intention de prendre la croix et je ne saurais mieux choisir, ce me semble, qu'en me mettant sous votre autorité, madame.

Ce petit discours flatta la bonne abbesse, elle répondit par mille politesses et finit par engager la comtesse à rester quelques jours à l'abbaye, afin de mieux juger l'existence qu'on y menait.

— Nous tâcherons de vous garder ensuite, car vous êtes de ces personnes que l'on apprécie rien qu'en les voyant, ah ! si la cour de Saxe ne nous en envoyait que de cette façon !

— On vous envoie donc de Dresde, des dames qui ne vous plaisent point ?

— Hélas ! je ne sais comment cela finira, mais on nous impose cette comtesse de Kœnisgmarck, que vous connaissez bien, sans doute.

— Oui, madame, je la connais.

— Conçevez-vous alors que l'électeur puisse avoir la hardiesse d'envoyer à Quedlembourg, les sultanes Validé ?

— Vous comprenez, madame, que protégée par la maison de Saxe, il ne m'est pas permis de m'expliquer à cet égard.

— C'est vrai, c'est vrai, nous n'en parlerons plus.

L'heure du dîner arriva, elle suivit la princesse et les dignitaires, et, au milieu de la modestie la plus charmante, sans chercher à paraître ni à se faire valoir, elle montra un esprit, un savoir, des sentiments et des principes, bien difficiles à rencontrer dans la même personne, les chanoinesses en furent ébahies.

— Mon Dieu! madame, lui dit l'abbesse, si vous ne nous restez point, je serai désolée que vous soyez venue.

— Et pourquoi, madame, en quoi donc ai-je été assez malheureuse pour vous déplaire?

— Me déplaire! bien au contraire, je

vous assure, vous êtes de ces personnes qu'on ne se console pas d'avoir connues, lorsqu'on ne doit pas passer sa vie avec elles.

— Ah! madame, puissiez-vous toujours penser ainsi?

— Nous serions donc parfaitement d'accord alors, et en effet, si vous songez à vous retirer du monde, où seriez-vous mieux qu'avec nous? ce pays est charmant, un peintre ne demanderait pas un site plus agréable.

— On a dû, en effet, en faire beaucoup de tableaux. Cette perspective est admirable, me permettez-vous d'en emporter le souvenir?

Et saisissant un crayon elle esquissa en deux ou trois traits, le paysage qui se déroulait à ses regards, avec une hardiesse et une vérité qui fit jeter des cris d'étonnement aux chanoinesses.

— Que c'est beau! que c'est bien fait! comme elle dessine!

— Ah! vous nous laisserez cela! s'écria l'abbesse, si vous ne revenez pas nous le conserverons toute la vie en mémoire de vous.

Aurore ne se fit pas prier, elle donna à chacune de ces dames un échantillon de son talent, que toutes emportèrent pour parer leurs chambres. On devait se rendre à l'office, elle y suivit l'abbesse; en rentrant

chez elle, la comtesse déplora que le service protestant ne permît pas la même pompe que la religion catholique.

— Comme on chanterait bien à l'orgue, dans votre chapelle !

— Etes-vous donc musicienne ? avez-vous de la voix ?

— Un peu.

— Ah ! voici un clavecin, donnez-nous le plaisir de vous entendre.

Mademoiselle de Kœnisgmarck ouvrit l'instrument, préluda quelque peu, et, comme on lui offrit de la musique, elle

répondit qu'elle n'en avait pas besoin. Après avoir rêvé quelques instants, elle commença un morceau délicieux, une touchante symphonie, avec des paroles dont elle était l'auteur, ainsi que du chant et de l'accompagnement, ses auditeurs restèrent en extase, on ne lui permit plus de se lever, et lorsqu'on se sépara le soir, les chanoinesses, l'abbesse en tête, les comtesses de Schwartzbourg plus encore, toutes lui déclarèrent que, si elle ne leur jurait pas de revenir, elles la retiendraient prisonnière. Aurore fit quelques façons et le promit ensuite, en ajoutant qu'elle les priait en grâces de se souvenir qu'elles l'avaient voulu.

Le lendemain ce furent d'autres plaisirs, d'autres séductions. Elle leur débita des

vers, elle s'improvisa un costume mythologique, elle habilla les jeunes paysannes en nymphes, elle les dressa à représenter des hamadryades, et lorsque la princesse Anne Dorothée vint faire sa promenade habituelle avec ses favorites, elles furent reçues par une Nayade, au bord de la fontaine, qui leur offrit des fleurs, qui leur présenta l'urne, avec des compliments rimés. Chaque arbre, chaque allée eurent leur surprise, les bonnes dames se montrèrent ravies, elles décidèrent que cette étrangère était un trésor qu'il fallait acquérir à tout prix. Avec elle l'ennui n'était plus possible à Quedlembourg, elle suffisait pour les amuser toutes, et pour leur créer une existence délicieuse.

— Quant à moi, mesdames, dit la comtesse Sophie de Schwartzbourg, je propose à Votre Altesse de nous révolter contre l'électeur et sa Kœnisgmarck et de choisir pour votre coadjutrice et survivancière cette syrène, cette enchanteresse, elle fera de l'abbaye un paradis, elle a tous les talents, tous les mérites, elle est modeste, elle est pleine de piété, de bons sentiments. Ce n'est pas là une effrontée comme cette Aurore, dont on nous menace; faisons cette proposition à notre aimable hôtesse, cela la décidera à ne pas nous quitter. L'électrice douairière l'aidera à entraîner son fils et nous aurons la paix de l'avenir assurée.

Cet avis passa à l'unanimité. Dès le même

soir, on en fit la déclaration à la comtesse. Elle ne refusa point, elle n'accepta pas non plus, elle dit qu'elle réfléchirait, qu'elle donnerait sa réponse, qu'elle en ferait part à l'électrice, qu'elle attendrait ses ordres. Elle se fit valoir enfin, et donna, par-là, un plus grand désir de l'attirer. Les quatre journées qu'elle passa à Quedlembourg s'écoulèrent comme un songe; jamais on n'avait vu les chanoinesses si enchantées, elles ne tarissaient point sur son éloge.

— Ah! disait l'abbesse, quelle coadjutrice j'aurai là! comme elle va me rendre léger le fardeau de ma puissance! comme elle se fera aimer! comme elle m'aidera en toutes choses! Je ne saurais trop le répéter, lors-

qu'elle y sera, Quedlembourg deviendra le paradis.

Aurore, en retournant à Dresde, emporta avec elle la lettre par laquelle l'abbesse et les chanoinesses la demandaient pour coadjutrice ou prieure, elle emporta leurs regrets et leurs vœux, et, en arrivant à la résidence, elle fit, sur-le-champ, prier l'électeur de venir chez elle. Il accourut non peut-être dans le désir de la voir, mais dans celui de terminer promptement une affaire qui le débarrasserait d'une ancienne maîtresse, incommode à sa conscience. Il s'agissait de bien autre chose maintenant, le caprice pour l'Italienne avait passé vite, il avait fait connaissance

avec une Autrichienne, la comtesse d'Esterlé, dont il avait la tête tournée, et qui, par ses airs nonchalants, l'enflammait plus encore peut-être que sa devancière avec sa passion.

Elle ne faisait pas à la comtesse de Kœnisgmarck l'honneur de la craindre, elle ne défendit pas à son royal amant de la revoir, elle le lui ordonna, au contraire, sûre d'y gagner de deux façons. Elle se posait en excellente personne, qui ne veut point éloigner un homme de ses devoirs et des égards qu'il doit au passé. Ensuite elle savait qu'une chose défendue se fait avec plus de plaisir encore, justement parce qu'on la défend.

Aurore savait cette nouvelle favéur, elle savait à quelle femme elle avait à faire, et bien certaine qu'elle n'obtiendrait jamais rien de Frédéric-Auguste que les quelques soins qu'il ne pouvait lui refuser, trop fière pour lui montrer qu'elle lui conservait, de son côté, autre chose qu'un souvenir au père de son fils, elle lui raconta avec sa liberté d'esprit et son enjouement ordinaire ce qui venait de se passer à Quedlembourg.

— Elles me veulent, elles me demandent, elles ne peuvent plus vivre sans moi, et, si vous ne m'envoyez sur-le-champ pour aider à les gouverner, je ne sais ce que deviendront ces braves dames.

— Je leur écrirai, dès demain, ma vo-

lonté, puisqu'elle se trouve d'accord avec la leur, elles s'empresseront de m'obéir. Mais je voudrais bien être là quand vous vous nommerez, ce sera une bonne comédie.

Son Altesse écrivit que, d'après leur désir, il leur accordait volontiers la comtesse de Kœnisgmarck pour coadjutrice. Elles répondirent immédiatement que ce n'était point madame de Kœnisgmarck qu'elles demandaient, au contraire, mais bien la charmante femme qui avait passé quelques jours avec elles, et que l'électrice douairière protégeait, à quoi le prince ne répliqua qu'en leur annonçant l'arrivée de la survivancière, pour un jour qu'il fixa, en leur ordonnant de se préparer à lui faire une réception convenable.

Aurore, ainsi précédée par la discorde, arriva en effet au moment prévu. On avait obéi; les préparatifs officiels, les honneurs nécessaires ne manquaient point, mais quelles figures! lorsqu'on aperçut son carrosse, les vassaux commandés crièrent : hurrah! mais les cinq ou six dames, nommées pour la complimenter, pincèrent les lèvres et se disposèrent à lui montrer que la force seule et les menaces de l'électeur pouvaient les décider à l'accueillir.

— Si elle ne se sauve pas rien qu'à l'aspect de nos visages, dit la comtesse de Schwartzbourg, c'est qu'elle est encore plus effrontée qu'il n'est donné à une femme de son espèce de l'être.

Tout changea, lorsqu'à la portière on reconnut ce sourire, ce regard qu'on aimait, lorsque cette voix si douce et si bienveillante leur adressa un gracieux bonjour.

— Quoi ! c'est vous ! quelle aimable surprise !

— Oui, c'est moi, bien heureuse de vous revoir. Allons chez madame l'abbesse.

— Vous, coadjutrice ! le ciel soit béni !

Elles la précédèrent avec des cris de joie, si bien que la princesse ne s'y reconnaissait plus et que sa dignité en fut déconcertée.

— La voilà ! la voilà ! disaient-elles.

— Je ne le sais que trop, marmotait madame Anne-Dorothée entre ses dents, et je crois qu'elles sont folles de me l'annoncer ainsi.

Aurore parut. Encore une fois, son aspect changea tout. L'abbesse fit trois pas au-devant d'elle, la joie dans tous ses traits, et, lorsque la coadjutrice se pencha pour baiser la main de sa supérieure, la princesse la releva et l'embrassa de tout son cœur. Mademoiselle de Kœnisgmarck reçut cette accolade avec modestie, ensuite elle lui tendit le parchemin auquel pendait le sceau électoral, en lui disant :

— Lisez, madame.

— Oui, je sais, votre diplôme.

— Lisez, lisez, madame, il faut que vous lisiez.

L'abbesse ouvrit l'acte avec indifférence, mais, à mesure qu'elle avançait, son visage devenait irrité et sévère, à mesure, aussi, Aurore prenait une contenance plus humble et plus suppliante.

— La comtesse de Kœnisgmarck ! ma coadjutrice ! qu'est-ce donc que cela, madame ? et vous ?

— La comtesse de Kœnisgmarck, oui, madame, et... c'est moi.

— Vous !

Ce mot sortit de toutes les bouches à la fois, et après l'étonnement vint la colère; elles se détournèrent par un mouvement spontané.

— C'est une trahison infâme! dit la comtesse Zoé de Schwartzbourg.

— Une trahison! mesdames, et pourquoi? J'ai cherché à vous faire revenir d'une prévention injuste, à vous montrer combien celle que vous proscriviez était loin de ressembler à ce que ses ennemis l'avaient faite. Que je sois votre inconnue d'il y a trois mois, ou la comtesse de Kœnisgmarck, pourvu que je sois moi, puisque je vous plais, qu'importe? Me trouvez-vous changée? n'ai-je pas le même visage, le même

esprit, le même cœur ? Serais-je plus ennuyeuse, plus évaporée, plus loin des habitudes de votre maison? oh! non, j'ose l'espérer, j'ose le dire, plus nous vivrons ensemble et plus vous apprécierez mon caractère, mon désir de vous être agréable et de vous plaire en toutes occasions.

Un silence universel lui répondit.

VII

Une journée bien employée.

Madame de Platen ne quitta sa chambre qu'à midi. Elle passa tout ce temps seule, enferetmée, lorsqu'elle appela ses femmes, elle leur parut plus changée qu'après une maladie de quinze jours. Elle tenait à la main deux lettres.

— Madame la comtesse a fait demander un étranger, il attend depuis longtemps, nous n'avons pas osé déranger madame.

— Voici une lettre pour le comte de Kœnisgmarck, qu'elle soit portée chez lui sur-le-champ. Quant à la personne qui attend, introduisez-la dans mon cabinet, j'irai la rejoindre après ma toilette.

Elle s'assit devant sa glace et se regarda longtemps. Ensuite elle choisit parmi ses ajustements celui qui lui séyait le mieux, elle se décida pour un habit noir, avec des ornements rouges, ces couleurs prêtaient un éclat plus brillant et plus sauvage à sa beauté. Lorsqu'elle fut contente d'elle-même, elle se leva, prit encore quelques bi-

joux, entre autres une bague de grand prix, que lui avait donnée Philippe, et se dirigea vers son cabinet.

— Qu'on ne laisse entrer personne, dit-elle, pas même Son Altesse, ou quelqu'un de sa part, vous direz que je dors, qu'on va m'éveiller et vous tirerez la sonnette pour m'avertir. Si le comte de Kœnisgmarck, ou le comte Pamphili, se présentaient, vous m'avertiriez aussi, après les avoir priés d'attendre, mais que personne ne pénètre jusqu'à mon cabinet.

Ses ordres étaient suivis comme le sont les ordres d'un maître que l'on redoute. Elle entra chez elle, ferma la porte du premier cabinet en dedans, puis celle du second en-

core, très sûre par ce moyen, de ne pas être entendue.

L'étranger était une jeune homme de bonne mine, enveloppé dans un manteau qu'il laissa tomber en apercevant la comtesse, vers laquelle il se précipita en s'écriant :

— Enfin !

— Oui, enfin. Je sais que depuis bien des jours vous désirez me voir, enfant, et moi aussi, j'ai trouvé que nous étions longtemps séparés, mais je ne suis pas libre, vous le savez, et plus la chaîne que je porte est lourde, plus j'ai besoin d'efforts pour la soulever.

Le jeune homme ne l'écoutait pour ainsi dire pas, penché sur sa main, il la couvrait de baisers, et murmurait ces mots sans suite qui, en amour, signifient tant de choses ! La comtesse se prit à sourire et retira ses mains par un geste plein de grâce.

— Vous ne voulez donc pas m'entendre, monsieur ? j'ai cependant bien à vous dire aujourd'hui, bien à vous demander. Il me faut le compte de votre temps depuis trois jours, il me le faut exactement et ne songez pas à me tromper, la vérité sera facile à connaître.

— Je n'ai jamais trompé personne, ma belle amie, et comment vous tromperais-je,

vous qui êtes mon unique occupation. Je vous répéterai sans cesse : j'ai pensé à vous ! j'ai pensé à vous !

— Tout cela est très bien, mais... ensuite?

Le jeune homme raconta, minute par minute, ce qu'il avait fait. La comtesse ne l'interrompit point jusqu'à ce qu'il eut tout dit, mais elle le regarda fixement et ajouta :

— Et la nuit, monsieur, la nuit? vous vous taisez là-dessus.

— La nuit ! madame, je me suis couché bien sagement et j'ai dormi en rêvant à vous, ce qui est y penser les yeux fermés.

— Vous êtes sorti avec votre maître, on me l'a dit?

— Non.

— On m'a assuré que vous l'accompagniez chaque nuit, et que vous rentriez ensemble à cinq heures du matin.

— Non pas moi, lui.

— Bien sûr ? Et chaque nuit il sort ?

— Oui.

— Seul ?

— Seul. Il n'emmène pas même le factotum Roger Bontemps. Ah ! c'est un grand mystère que ces sorties.

— Où va-t-il ?

— Qui le sait? répliqua le page, en baissant les yeux, quelques-uns disent qu'il vient ici.

— Ici, monsieur! Je sais où il va au contraire, et vous le savez comme moi, car, malgré vos dénégations, vous l'accompagnez, je sais que cette nuit dernière vous étiez resté chez mademoiselle de Kensebeck, pendant qu'il entretenait la princesse électorale, on vous a vu.

— Non, madame, je n'y étais pas.

— Alors vous y serez ce soir?

— Non, car M. le comte a annoncé qu'il irait cette nuit en joyeuse compagnie, passer quelques heures à la campagne, il est

question d'un souper, avec quelques officiers de son ancien régiment.

— Ah! ah!

La comtesse était trop adroite pour en dire d'avantage en ce moment, elle cessa de se montrer jalouse et curieuse pour n'être que tendre, elle enveloppa l'âme de cet enfant des milles replis de ses caresses et de ses brûlants transports et quand elle le vit au point d'abandon où elle le souhaitait pour en être la maîtresse absolue, elle essaya de nouveau de le conduire où elle désirait qu'il vînt.

— Ce soir, lui dit-elle, vous irez à cette orgie, vous y trouverez peut-être quelques-

unes de ces femmes près desquelles on oublie si vite.

— Qu'est-ce que cela fait !

— Rien à vous, je veux le croire, mais beaucoup à moi. Vous n'irez point, je vous le défends.

— Hélas ! comment faire ? mon maître me l'a ordonné.

— Vous lui désobéirez.

— Le moyen ! Bontemps n'est-il pas là ? ce serait d'autant plus impossible que, depuis quelque temps, je ne sais ce qu'il a contre moi, mais on croirait qu'il se défie, il m'observe, il me regarde, il me questionne même, cela m'effraye pour votre secret.

— Je me moque de ce Bontemps, et je ne veux pas que vous alliez à cette fête, faites-vous malade.

— Bontemps enverra chercher le méde-cin, on découvrira la fraude.

— Cachez-vous.

— Il me trouvera.

— Enfuyez-vous.

— Où cela ? cependant, si réellement vous teniez à ce qu'on ne me trouve pas, je sais bien où vous pourriez me mettre.

— Où cela ?

— Ici.

— Impossible, j'attends l'électeur.

— Alors je ne sais plus où aller. Renvoyez l'électeur, si vous voulez que je renvoie ma fête.

Ils discutèrent ainsi quelques instants, tant que la comtesse le crut nécessaire pour le bien convaincre, puis tout à coup elle s'écria :

— Il y a un moyen de tout accorder.

— Dites-le.

— Si le comte ne se rend pas à cette fête, vous n'irez pas sans lui ?

— Non certes.

— Il faut alors qu'il n'y aille pas.

— Comment faire ?

— Si vous êtes discret et fidèle je vous confierai ce secret.

— Ah ! madame, en doutez-vous ?

— Non.

— Vous n'allez pas me dire que vous aimez mon maître, que vous désirez le voir.

— Enfant ! je vais vous donner cette lettre, elle n'est pas de mon écriture, vous le voyez, c'est une lettre de femme vous le voyez bien encore, et pour vous pronver

davantage encore combien je suis étrangère à ce qu'elle contient, c'est que je désire surtout que le comte ne puisse jamais soupçonner que je vous l'ai remise.

— Que faut-il faire alors?

— Vous retournerez bientôt chez lui, vous prendrez cette lettre, et ce soir à la nuit tombante, vous la porterez dans son appartement, où il se disposera à aller à la fête, vous lui direz qu'un inconnu vient de vous la donner et qu'il a ajouté ces mots :

« — Dites au comte qu'il ne manque » point de venir, toute affaire cessante; on » l'attend... »

— Bien, ceci est facile. Après ?

— Après ! ne devinez-vous pas ? Il y a une récompense apparemment. Vous vous rendrez libre, moi j'en saurai faire autant, vous n'avez plus de souper à la campagne, je n'aurai plus d'électeur, et vous pourrez venir ici sans craindre votre Bontemps, ce Croquemitaine.

— Ah ! quel bonheur ! mais je remettrai cent lettres à ce prix là.

La comtesse lui répondit par un de ses plus séduisants sourires, qui se glaça bientôt sur ses lèvres, comme si une baguette magique l'eut frappée. Elle entendait à son oreille tinter un grelot d'argent, dissimulé

sous une draperie, dont elle seule devinait le mystère, et se levant vivement elle repoussa le jeune homme, qui la regardait en extase.

— Sortez par ici, hâtez-vous, lui dit-elle, en lui montrant une porte dérobée, qu'il connaissait bien sans doute, car il ne fit aucune difficulté et lui dit seulement.

— Il le faut donc ?

— Oui, je le veux.

— Un baiser encore.

— Un baiser ! mille ce soir, quand vous aurez prouvé que vous pouvez me sacrifier

un plaisir et que vous me préférez même à votre devoir. Allez, allez vite !

Et elle le mit presque dehors en le poussant; la porte se referma sur lui, par un ressort connu d'elle seule, qui ne permettait qu'à elle seule de la rouvrir, et quant à entendre, d'abord elle avait accoutumé le jeune homme à trop d'obéissance pour qu'il en eut même la pensée et puis les lambris étaientrembourés de façon à défier les indiscrétions les plus vigilantes.

Elle jeta à la hâte un coup d'œil sur un grand miroir de Venise, recomposa ses traits selon qu'il les lui fallait avoir, et alla d'un pas majestueux, que son impatience dévorait, ouvrir les portes de ses cabinets

jusqu'au salon où elle laissait attendre d'habitude. En apercevant Philippe, elle devint plus pâle encore, et porta involontairement la main sur son cœur, il lui semblait avoir reçu un coup de poignard.

— Entrez, entrez, monsieur le comte, dit-elle, vous avez tardé bien longtemps.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau et de si important qu'il me faille apprendre, madame ? vous me voyez tout inquiet de votre lettre.

— Nous allons causer, sans que personne nous dérange, monsieur, je vais vous prouver l'estime où je vous tiens et vous

parler comme ferait un gentilhomme à un autre, je m'en reposerai sur votre loyauté.

— Mon Dieu ! quel début solennel !

— La fin en sera digne, monsieur, ce que vous allez entendre est du dernier grave. On m'a assurée que vous étiez un lâche et un infâme.

— Moi ! Et qui donc a osé !... le comte Pamphili sans doute. Il faudra que je tue cet homme.

— Non, monsieur, non, ce n'est pas le comte Pamphili, et le nom de l'auteur ne fait rien à l'affaire, c'est du fait qu'il s'agit. J'ai vu, j'ai lu une lettre.

— De moi?

— Non, mais sur vous. Cette lettre vient de Dresde, d'un de vos amis et voici ce qu'elle renferme.

Elle lui répéta mot à mot ce qu'elle avait lu, ce qu'il avait dit d'elle, à la cour de Saxe, les plaisanteries, les indiscrétions, tout enfin. Philippe était trop habile en dissimulation pour se troubler, il l'écouta en la regardant d'un air de reproche, il lui demanda comment elle pouvait croire, comment surtout elle pouvait lui répéter de pareils mensonges.

— Ah! cela est faux interrompit-elle.

— De toute fausseté. Vous m'avez déjà parlé de la pauvre Nisida, vous savez quelle réponse je vous ai faite. Quant au reste, quant à ces propos d'écolier qu'on me prête, ce serait un singulier moyen d'obtenir de nouvelles bonnes fortunes que d'afficher celles que l'on a obtenues. Non-seulement cela est coupable, mais cela est niais, et vous ne me prenez pas pour un sot, j'espère, il ne faudrait plus que ce dernier malheur.

— Vous voyez si je suis franche, vous voyez si je suis loyale, Philippe, je ne puis croire à rien contre vous, je ne puis vous accuser sans vous avoir entendu, sans vous avoir permis au moins de vous justifier.

Ah! fussiez-vous mille fois criminel, je vous pardonnerais, je vous pardonnerais mille fois si vous vous repentiez, si vous en faisiez l'aveu, si vous me demandiez seulement de vous pardonner.

— Bonne amie!

— La seule chose que je ne vous pardonnerais pas et dont je me vengerais sans pitié, c'est le mensonge et la duplicité; vous ne savez pas ce que serait ma vengeance. Monsieur le comte, prenez y garde! et souvenez-vous toujours que vous êtes averti.

— Ah! chère comtesse, je n'ai pas peur

de vous, car cette terrible vengeance je ne la mériterai jamais.

— Dieu le veuille! Ce n'est pas tout encore.

— Il y a encore autre chose.

— Si j'en crois les mêmes informations, informations que je n'ai pas cherchées, je vous prie de le croire, et qui me sont venues d'elles-mêmes; si je les crois, donc, vous passez les nuits entières chez la princesse Dorothée, vous êtes avec elle dans des termes de familiarités qui dénotent les relations les plus tendres, et vous vous êtes admirabl ement joué de moi en parlant de

la réconcilier avec son mari; vous aspirez à un autre but, cela est-il vrai?

— De mieux en mieux! s'écria Philippe en éclatant de rire, et vous êtes admirablement renseignée, qui diable a pu vous tourmenter ainsi de ces chimères!

— J'ai en effet la faiblesse de m'en tourmenter, j'en conviens, mais convenez que j'ai raison et que cela est bien indigne d'un honnête homme.

— C'est pour cela qu'il ne m'en fallait point accuser.

— Je ne vous accuse pas, je répète et je demande.

— Et moi j'ai grande envie de ne plus répondre tant ceci est misérable.

— Ne pas répondre c'est avouer!

— Ou c'est mépriser peut-être. Enfin, puisque vous le voulez, je vous répéterai, comme pour le reste, cela est faux! cela est faux!

— Vous n'avez jamais dit ces infâmes paroles à Dresde, vous n'avez jamais révélé ces secrets de notre amour?

— Non.

— Vous n'êtes point l'amant de la princesse électorale, vous n'avez pas d'autres projets que de la réunir à son mari?

— Non, non, non.

— Vous n'allez point chez elle la nuit entière? vous n'en sortez pas à des heures indues?

— Je vais chez elle ainsi que vous le savez et comme vous le savez; en secret, il est vrai, mais vous n'ignorez pas la raison de ce mystère et ce n'est pas à vous que j'ai besoin de l'expliquer.

Les traits de madame de Platen prirent une expression profondément mélancolique; lorsqu'il eut fini de parler, elle resta quelques instants en silence, et cette âme éprouva réellement une véritable et immense douleur. Elle aimait Philippe plus qu'elle n'avait rien aimé, plus qu'elle n'aima

rien en sa vie; avant de briser cet amour, avant de laisser l'essor à la vengeance, elle sentit un inexprimable regret; elle ne pouvait ignorer qu'il la trompât, cependant elle voulait douter encore. Elle eut voulu le sauver, elle eut voulu qu'il revînt à elle, qu'il avouât ses torts et elle les lui eût pardonnés avec un bonheur sans nom. En l'entendant entasser mensonges sur mensonges son cœur se brisa, sa fierté se révolta, son orgueil et sa jalousie aidant, elle devint furieuse, et bientôt tous les sentiments de son cœur se changèrent en haine, la réaction s'opéra dans ses sentiments, et elle dit avec la voix et le geste de Roxane :

— Je vous crois, c'est bien ! Adieu maintenant, nous nous verrons ce soir.

VII

La soirée.

Le page Éric était retourné chez son maître, le cœur encore tout plein du bonheur qu'il avait goûté et de celui qui l'attendait pour le soir. Il trouva Bontemps sous le vestibule, fumant son éternelle pipe;

celui-ci le regarda des pieds à la tête, et lui demanda brusquement :

— D'où venez-vous, bel oiseau vert? monseigneur vous a demandé pour sortir avec lui; on ne vous trouve jamais quand on a besoin de vous.

Le jeune homme, tout page qu'il était, se troubla; pris ainsi à l'improviste, il balbutia une réponse à peu près; l'œil scrutateur de Bontemps ne le quittait pas.

— Monsieur, vous me semblez diablement occupé, et Dieu veuille que ce soit de bonnes choses. Je vous surveille, du reste, et je le saurai, tenez-vous pour averti.

Éric avait eu le temps de se remettre de ses rêves interrompus.

— Je ne vous crains point, monsieur Bontemps, et vos rodomontades françaises ne sont point de saison. Je remplis mes devoirs envers M. le comte; et, si je vais me promener dans les intervalles, c'est de mon âge; il se peut que ce ne soit point du vôtre, je ne dis pas le contraire voilà pourquoi nous ne nous entendons point.

Bontemps marmota quelques paroles encore, pendant qu'Eric le quittait pour entrer dans la maison.

— Nous verrons bien!

Le jeune homme revint sur ses pas et se retourna en lui disant :

— Ce soir nous irons nous amuser, n'est-ce pas?

— Il paraît que monseigneur vous emmène.

— Et vous?

— S'il ne m'emmène point j'irai tout de même, je ne le quitte pas, moi, je n'ai que lui, je le sauverai, je le défendrai, je serai là, toujours là, on n'arrivera à lui qu'à travers ma poitrine.

— Qui songe à l'attaquer? personne, je pense.

— Ah! je m'entends, je m'entends bien; allez chez vous.

Eric monta en fredonnant, en courant, comme un homme heureux; il aurait volontiers voulu le dire :

...Aux oiseaux, à l'air, aux nuages...

Il s'enferma dans sa chambre et se rappela, puis il espéra, puis il regarda la bien-aimée lettre qui devait lui ouvrir la porte du paradis. Ensuite il attendit à sa fenêtre; le comte en rentrait point et le soleil s'obstinait à rester sur l'horizon, c'était bien long jusqu'au soir!

Il descendit, il monta vingt fois du haut-

en bas, il parla à tous les habitants de la maison, même au farouche Bontemps, qui semblait toujours prêt à l'assommer; il essaye d'en rire, Bontems le glaça d'un regard; ils allaient se quereller sans doute, lorsque le comte parut, et, pour comble de joie, il faisait nuit!

— Bontemps, dit-il, allez, je vous prie, sur-le-champ savoir si le comte Pamphili est à son hôtel et prévenez-moi; il est inutile de m'annoncer, ni de dire que vous venez de ma part.

Bontemps obéissait au doigt et à l'œil, il sortit, le comte resta seul avec Eric, qui, mystérieusement, lui remit le billet.

— Qu'est-ce cela?

— Je ne sais, monseigneur, on me l'a donné pour vous il y a un instant.

Et il débita la fable convenue.

Philippe lut, retourna la lettre dans tous les sens.

— C'est étrange, se dit-il, nous étions convenus hier que nous ne nous verrions point de quelque temps. Cet homme qui me suivait cette nuit... N'est-ce point un piége? Et cependant cette lettre est pressante, elle est presque tendre, qui sait? N'y point aller serait d'un lâche, si elle m'attend lui dirai-je donc que j'ai eu peur et que c'est

pourquoi je ne suis pas venu. Cette lettre... ce n'est ni son écriture ni celle de sa confidente, mais l'écriture est contrefaite, évidemment. Peut-être les expressions plus intimes dont elle se sert, lui ont-elles semblé demander une prudence plus grande... J'irai... advienne que pourra. Si c'est un piége j'ai mon épée ou je mourrai en la défendant.

Les combats et l'indécision se lisaient sur son visage et l'impatient Éric tremblait que le moyen ne fut point efficace et que son rendez-vous ne fut manqué. Son maître releva la tête et lui ordonna d'aller sur-le-champ chez les officiers qui l'attendaient afin de l'excuser.

— Tu diras que je suis malade, tu diras tout ce que tu voudras, trouve un prétexte, tu n'es pas page pour rien, je ne puis absolument quitter Hanovre cette nuit.

— J'y vais, monseigneur, répliqua le jeune homme, ivre d'une joie qu'il dissimulait, et j'arrangerai tout, cependant je regrette ce souper et j'espère bien que c'est seulement partie remise.

Philippe ne répondit pas, il avait autre chose en tête, il rentra dans son appartement, afin d'attendre la réponse du comte Pamphili, avec lequel il voulait *en finir* et aussi songer au bonheur qui l'attendait peut-être. Il était seul à peine depuis une

demi-heure lorsqu'un de ses gens lui annonça une dame voilée, qui demandait à le voir.

— Une dame voilée ! qui cela peut-il être ? c'est donc aujourd'hui la journée des mystères ; qu'elle entre !

Elle entra, et dès que la porte fut fermée, elle jeta loin d'elle son voile, s'approcha de lui, lui prit vivement la main, le conduisit à un sofa où elle s'assit à ses côtés, en lui disant :

— Il faut que je vous parle, Philippe.

C'était la comtesse de Platen.

— Mon Dieu! madame, d'où vient cette agitation? qu'y a-t-il depuis ce matin?

— Il y a, Philippe, il y a que je vous aime, que je ne puis vivre sans vous, que je suis une folle, une lâche, que je viens vous offrir le pardon du passé, à condition que l'avenir m'appartiendra, enfin que je veux vous sauver, misérable enfant, lorsque vous ne songez qu'à vous perdre.

— Mon Dieu! madame, tout ceci est bien solennel et je ne vois pas en quoi...

— Philippe, je sais tout. Je sais que vous m'avez trompée, trahie, abandonnée, je sais que vous m'avez fait, aux yeux de toute la cour, la plus grande des injures, mais je

vous aime, vous dis-je, je ne supporte pas l'idée de vous perdre, je veux vous arracher à la mort qui vous menace, je veux que vous soyez à moi, à moi seule, autrement vous êtes perdu, je vous le répète, et songez-y bien, je vous dis la vérité.

Le jeune homme se mit à rire.

— Perdu si je ne me jette dans vos bras, madame! vous n'y songez point sans doute. N'êtes-vous pas là, vous, au contraire, pour me défendre, mon amie?

— Plus de feintes, plus de supercherie, je n'en puis plus supporter, je refuse ce faux titre d'amie, qui me blesse, car je ne suis pas ton amie, je suis ton ennemie ou ta

maîtresse, c'est à toi de choisir. Il faut que je sois l'une ou l'autre, ce soir même, décides-toi.

— Quoi si vite! répliqua-t-il, en plaisantant toujours.

— Ne plaisantes pas, Philippe, tu ignores!... ah! tu me fais mourir, décides-toi, je t'en conjure.

Il riait et essaya de l'embrasser, elle le repoussa impatiemment.

— Tu ne m'aimes point, dit-elle.

— Je vous aime.

— Tu m'aimes! et tu le dis ainsi.

— Comment voulez-vous que je le dise?

— Comme tu le disais autrefois, comme je le dis moi-même en ce moment. Ah! je ne demande qu'à être persuadée, je ne serai pas bien exigeante. Cependant ne me trompe pas, ou sinon!

— Je ne vous reconnais plus, comtesse. Les furies semblent s'être emparées de vous, et vous ne pourriez aujourd'hui représenter Junon, Vénus ou Pallas devant Son Altesse.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura la comtesse, serrant ses mains sur sa poitrine, il m'y forcera.

— Quittez donc ces airs de tragédie, soyez

la femme d'autrefois, ma belle Elisabeth. Ces sourcils froncés, ce front chargé de nuages, cette bouche sans sourire ne siéent point.

— Ah ! oui, à mon âge !... dit-elle assurément.

— A tous les âges, madame. Cet air désespéré, furieux, ne convient à personne.

— Philippe, Philippe, au nom du ciel ! le temps presse, cessez ce jeu cruel, prononcez sur mon sort. M'aimez-vous ? voulez-vous être tout à moi ? le voulez-vous, oui ou non ?

— Ah ! bah ! quel jugement de Salomon me demandez-vous là, comtesse !

— Il rit ! Il se joue de moi ! Philippe, je

pleure, ne vois-tu pas que je pleure ? ne sais-tu pas que je n'ai pas pleuré depuis mon enfance ? crois-tu que ces larmes n'appelleront pas une vengeance, que je ne l'obtiendrai pas ?

— Prenez-la.

— C'est ton dernier mot ?

— Le dernier, jusqu'à ce que vous me permettiez de vous en dire un plus tendre.

— Réfléchis.

— Est-ce que je réfléchis, moi ? Est-ce que j'ai besoin de réfléchir ? Je suis mes devoirs, mes caprices, je suis mon cœur, quand il parle, je me laisse vivre enfin, sans

me souvenir de la veille et sans me soucier du lendemain.

La comtesse ne répondit pas, elle resta quelques instants la tête baissée, ses larmes roulaient une à une sans qu'elle songeât à les essuyer, enfin elle secoua ses cheveux en arrière, se releva d'un geste fier et souverain.

— Tu ne veux pas, dit-elle, tu me laisseras sortir, prends garde ! une fois hors d'ici, tu n'as plus ni amie ni maîtresse, tu as une ennemie implacable que rien n'apaisera... Prends garde !

— Ah ! madame, des menaces ! j'aurais

envie de me rendre à vos raisons que cela ne me serait plus permis.

— C'est bien! Adieu donc! adieu, monsieur de Kœnisgmarck, au plutôt au revoir! car nous nous reverrons, je vous le jure.

— Je l'espère bien, ma belle comtesse, et souvent, et longtemps encore, car vous reviendrez bonne autant que vous êtes belle, et vous comprendrez qu'il est des nécessités qu'on ne peut fuir.

— Vous le comprendrez avant moi. Adieu encore, monsieur le comte, que le ciel vous protége ! vous en avez besoin.

Il la conduisit jusqu'à la porte, et essaya de lui baiser la main, elle la retira d'un

geste si violent qu'il ressemblait à un soufflet, le comte s'essuya la joue et se mit à rire, en lui criant :

— Vous m'en rendrez raison !

— Dès ce soir, si vous voulez, monsieur le comte, et nous aurons de bonnes armes, soyez tranquille.

Au moment où elle le quittait, elle rencontra Eric, qui revenait en courant de chez les officiers; il ne la vit ni ne la reconnut, à force d'être occupé d'elle. La comtesse lui toucha le bras.

— Eric, lui dit-elle !

Il tressaillit comme sous une commotion électrique.

— Madame, vous ici ?

— Oui, je vous cherchais. Ecoutez-moi : vous m'aimez, n'est-ce pas ?

— Si je vous aime, grand Dieu !

— Eh bien ! reprit-elle, d'une voix entrecoupée, ce soir, à dix heures, votre maître sortira, venez chez moi, montez dans mon cabinet des livres, ne le quittez sous aucun prétexte et attendez-moi.

— Madame...

— Ni remercîments, ni observations, à ce soir.

Et, s'enveloppant dans son voile, elle s'échappa.

Dix minutes après, cette même femme voilée frappait à la porte d'Ernest de Groote et demandait à le voir en particulier, refusant de faire connaître son nom, mais ayant à lui parler d'une affaire importante. M. de Groote donna ordre qu'on l'introduisit.

Dès qu'ils furent seuls, elle ôta ses coiffes et lui montra les traits bouleversés de la comtesse de Platen.

— Mon Dieu ! madame, s'écria-t-il, vous ici ! vous chez moi et à une pareille heure ! qüi me procure l'honneur...

— Les moments sont précieux, monsieur, je n'en ai point à perdre, écoutez-moi et répondez avec franchise. Vous haïssez Philippe de Kœnisgmarck?

— Moi, madame! c'est mon meilleur ami.

— Point de feinte, monsieur, point de mensonge, de la franchise, vous dis-je, vous haïssez Philippe de Kœnisgmarck, et cela depuis bien des années. Vous désirez passionnément vous venger de lui, et vous en cherchez l'occasion avidement; cette occasion est trouvée, si vous voulez la saisir.

— En vérité, je ne sais... je ne comprends pas...

— Mon Dieu ! finissons, et ne perdons pas un temps précieux, je vous le répète, M. de Kœnismarck m'a rendue son ennemie mortelle, je n'aurai pour lui ni merci, ni pitié. Il me faut un aide, un aide aussi intéressé que moi à le perdre, et cet aide, sera vous.

— Madame, vous avez le comte Pamphili...

— Qui le hait, certainement ; il le hait comme vous, pour cette Nisida ; seulement il en veut à sa fortune et vous à son cœur ; seulement il est le rival de Philippe parce qu'il convoite les écus, tandis que vous convoitiez la beauté. Ce n'est point Pamphili qu'il me faut, Pamphili est étranger, Pam-

phili n'est point aimé de l'électeur, il déplaît au prince électoral, il n'y a ni présent ni avenir avec lui. Vous, vous êtes le fils du ministre, vous connaissez Hanovre et son palais comme votre chambre, vous avez des amis partout, et surtout vous êtes commandant des gardes de Son Altesse.

— Tout cela est vrai, madame, ensuite ?

— Eh bien ! monsieur de Groote, voulez-vous la faveur, les honneurs, la fortune à un seul prix, très facile à gagner?

— Lequel ?

— Ce soir, j'ai besoin de six gardes l'électeur vous ordonnera de me les donner

soyez tranquille, je vous demande seulement une chose : choisissez-les de façon à ce que je puisse avoir en eux toute confiance; je veux des gens sans scrupule, des gens que je puisse acheter et qui m'obéissent sans hésitation. En avez-vous ?

— Sans doute, mais que prétendez-vous faire ?

— Ceci me regarde, il ne s'agit que de me servir bien, peu le voulez-vous? dites, mais dites donc!

— J'attends les ordres de Son Altesse.

— Monsieur de Groote, ceci est une raillerie, vous savez bien que Son Altesse fera

ma volonté, exécutez-vous donc de bonne grâce, que je sache si je puis compter sur vous; songez ce que cet homme vous a fait souffrir! songez qu'il vous a pris la femme que vous aimiez, dont vous vouliez faire la vôtre, et qu'il l'a déshonorée, qu'il l'a jetée dans une retraite obscure, qu'il l'a perdue enfin, ne la jugeant même pas digne du titre de sa maîtresse, puisqu'il la cache. Votre haine est donc éteinte?

Ernest ne répondit rien, mais son regard et son sourire parlaient pour lui.

— Je m'en doutais, répondit la comtesse, la haine n'est point éteinte, elle sommeille. Ce soir elle peut être satisfaite, elle le sera sans vous; mais vous seriez bien insensé de

rejeter du même coup la vengeance et la fortune.

— Madame, ce soir, à dix heures, j'irai visiter les gardes de Son Altesse, j'irai prendre ses ordres... et les vôtres.

— C'est bien! Adieu.

La comtesse se leva, s'enveloppa dans ses voiles, et avant que M. de Groote eut put la reconduire elle s'était déjà éloignée.

Ernest resta quelques instants à réfléchir, puis rentra dans son cabinet en murmurant.

— Ce n'est pas moi, c'est la volonté de Dieu, pourtant je n'en suis pas fâché et je n'y nuirai, point, puisque cette bonne comtesse se charge de la besogne.

IX

La nuit.

Philippe, en voyant entrer Bontemps, lui demanda violemment quelle réponse il apportait.

— M. le comte Pamphili n'était point à la maison et l'on n'a pu me dire quand il rentrerait.

— Je vais sortir, dit-il à Eric qui rentrait en même temps, je ne t'emmène point, tu porteras au comte une lettre que tu laisseras chez lui, car il faut que je le voie demain au moins. Tu l'attendras jusqu'à ce qu'il rentre.

Eric fit une mine contrariée, il recevait des ordres incompatibles, le combat ne fut pas long, au risque d'être puni, chassé même, il obéirait à sa maîtresse et non pas à son maître.

— Donnes-moi mon manteau, petit, je pars.

Eric entra étourdiment dans une garde-robe et en sortit avec un manteau de deuil qu'il jeta sur les épaules de son maître,

sans y regarder. Philippe n'y regarda pas davantage et descendit. En bas, il trouva Bontemps, fumant sa pipe sous les vestibules.

— Monseigneur, dit-il, vous sortez seul.

— Oui, je n'ai besoin de personne, on peut se coucher je rentrerai tard.

— Monseigneur, je vous suivrai, laissez-moi vous suivre, vous ne pouvez aller seul, je ne le souffrirai pas.

— Je puis aller seul, te dis-je, et tu me gênerais fort. J'ai disposé d'Eric, il va porter un message de ma part, je ne sais quand il reviendra, qu'on ne s'en occupe pas.

Bontemps grogna tout bas, il marchait derrière son maître et tout à coup s'arrêtant, il s'écria :

— Ah ! monseigneur, qu'avez-vous là ? un manteau de deuil ? Où l'avez-vous pris ? Qu'est-ce que cela ? Quel est l'étourdi....

— Un manteau de deuil ! et qu'importe ? tant mieux, du reste, il me déguisera davantage.

Il écarta de la main le fidèle serviteur qui cherchait à le retenir et passa outre.

— Monseigneur, monseigneur, laissez-moi vous en donner un autre, laissez-moi vous ôter ce vilain habit, c'est un mauvais présage.

Philippe ne l'entendait plus, il était déjà loin. Bontemps rentra tristement et secouant la tête.

— Cette famille est malheureuse, se dit-il, si je voyais encore succomber celui-ci! Je ne sais quel pressentiment m'agite, mais je voudrais être hors de ce pays avec mon maître bien portant.

Philippe ne s'inquiétait guère, lui! enveloppé dans son manteau, il prit comme de coutume, la route du palais, il entra de la même manière, arriva chez mademoiselle de Kensebeck, qu'il ne trouva point, mais, comme cela arrivait souvent, en pareil cas, et qu'il connaissait la route, il poussa jus-

qu'à l'appartement de la princesse, où il pénétra par un couloir intérieur, sans rencontrer personne. Il frappa discrètement à la porte, mademoiselle de Kensebeck parut, elle poussa un cri d'étonnement à la vue du jeune homme :

— Ah! madame, le voici, quoique en vérité, j'ignore qui l'a prévenu.

— C'est le ciel qui l'envoie! mon cher comte, vous êtes sorcier, positivement vous êtes sorcier. Je vous évoque, je vous appelle et vous paraissez subitement, comme le diable dans un pacte.

— Comment ! est-ce que Votre Altesse ne m'attendait pas?

— Non, je ne vous attendais pas, mais je suis charmée de vous voir venir, jamais vous n'avez paru plus à propos.

— Mais, madame, ce n'est donc pas vous qui avez écrit cette lettre ?

— Une lettre, moi ! non certainement. Quelle est cette lettre.

Philippe sortit le billet de sa poche et le montra à la princesse.

— Cë n'est ni moi ni personne de ma part qui a écrit cela, monsieur de Kœnismarck.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria mademoiselle de Kensebeck, il y a quelque trahison en

tout ceci, monsieur. Sauvez-vous, n'entrez pas, je vous assure que c'est dangereux.

— Qu'il n'entre pas, lorsque nous avons tant besoin de lui, lorsque nous voulions le voir à tout prix! Allons donc, Kensebeck, le mal est fait, profitons-en du moins. Si on a voulu me compromettre, si on a voulu le voir pénétrer chez moi, on l'a vu déjà, il n'est plus temps d'y revenir, toute notre rhétorique et nos précautions n'y feront rien. D'ailleurs, maintenant, nous touchons au but, il n'est pas nécessaire de nous gêner si fort. Asseyez-vous, comte, et écoutez-moi.

— Mais, madame...

— Tes raisonnements sont inutiles, je ne les admets pas, Kensebeck, je sais ce que tu vas me dire, épargne-toi cette peine. Philippe, jugez si je suis heureuse et s'il me tardait de vous l'apprendre! La réponse de Wolfenbuttel est arrivée, le prince Antoine Ulric consent à me recevoir, il consent à défendre ma cause, il m'attend, et nous partirons demain au soir, si rien ne nous en empêche.

Philippe eût hésité peut-être, mais laisser aller Dorothée sans lui près de son ancien rival, lui livrer un avantage qu'il avait lui-même, passer pour un amant rebuté aux yeux de celui qui lui disputa la victoire, jamais! Il se jeta aux genoux de Sophie-Do-

rothée, lui jura qu'il était le plus heureux des hommes, qu'il la suivrait au bout du monde, qu'il ne céderait à personne l'honneur de la défendre, enfin tout ce qu'un homme de son caractère pouvait trouver dans une semblable position. La princesse était ravie. Les plus doux épanchements s'en suivirent; ils oublièrent le reste du monde, ils formèrent des projets d'avenir. Dorothée laissa lire dans son cœur ses espérances et ses désirs; elle promit à celui qu'elle avait aimé dès son enfance de l'aimer encore, de l'aimer toujours; elle promit qu'en se rendant libre elle se donnerait à lui, elle irait vivre avec lui dans quelque coin ignoré loin des grandeurs, tout à leur amour. Philippe, l'homme du

moment présent, ne se souvenait plus qu'il exista une autre femme que Dorothée, il était de bonne foi dans sa joie, dans ses serments ; il se croyait lui-même, comment ne l'eût-il pas persuadé?

— Ah! oui, oui, nous serons heureux, mon beau Kœnisgmarck; le ciel nous le doit bien, après tant de peines, tant de traverses et de douleurs.

— Madame, reprenait Kensebeck, pour assurer ce bonheur extrême, laissez aller le comte, qu'il parte, il n'est déjà resté que trop longtemps.

Mais les amants sont bavards, ils ont tant de choses à se dire! La pauvre Kensebeck

en fut pour ses avertissements. Après la tendresse vinrent la gaîté, la raillerie; ils se moquèrent de tout le monde, de madame de Platen surtout; ils se la représentèrent apprenant leur départ, leur bonheur. Philippe la contrefaisait si singulièrement, que Kensebeck elle-même ne put s'empêcher d'en rire.

Hélas! pendant ce même instant, cette femme qu'ils raillaient préparait sa vengeance, elle la préparait avec son adresse et sa méchanceté habituelles, excitées par tout ce que la jalousie et la colère ont de plus redoutable.

Pamphili, suivant qu'ils en étaient convenus, suivit lui-même le comte; il le vit en-

trer au palais, et se hâta d'aller prévenir madame de Platen, qui l'attendait, son masque sur le visage, dans une allée du parc. Elle tressaillit à cette nouvelle, et le cœur lui battait si fort qu'elle craignit de ne pouvoir aller plus loin.

— Il est temps d'agir, si vous le voulez, madame. Depuis ce matin, vous m'avez fui, vous avez refusé de m'avouer vos projets, j'ai compris cependant que vous deviez en avoir d'importants, et j'ai fait ce que vous m'avez prescrit, sans vous en demander davantage ; à présent, vous pouvez avoir besoin de mon secours, que voulez-vous de moi ? je suis prêt à tout.

— Ce que je veux ! ce que je veux ! oh !

mon Dieu! je le sais à peine moi-même, tant je souffre, tant je suis incertaine, tant mon lâche cœur se révolte. Tenez, comte, si vous ne m'emmenez pas, si vous ne me conduisez pas à Son Altesse, je n'aurai pas la force d'y aller seule, et cette occasion s'échappera.

— Venez donc, madame, et n'hésitez plus, songez à votre injure, songez à *sa* trahison.

Madame de Platen se laissa entraîner par cet homme, plus méchant qu'elle peut-être, il lui donna la main jusqu'au cabinet de l'électeur, et l'ayant vu introduite, il s'assit dans l'antichambre pour l'attendre. Il l'attendit longtemps, car la séance fut longue.

Lorsqu'elle ressortit, elle tenait à la main un papier, elle était pâle comme un spectre et ses mains tremblaient d'une manière effrayante.

— Vous me suivrez, comte, lui dit-elle, et vous allez être satisfait.

Elle se dirigea vers la salle des gardes, où se trouvait son autre complice, et lui remit sans rien dire l'ordre qu'elle avait apporté. M. de Groote s'inclina.

— Les volontés de Son Altesse seront exécutés, madame la comtesse; voici les cinq hommes et le sergent qu'il vous faut.

— Ce n'est pas tout, monsieur, vous le

voyez, ces hommes sont sous mon commandement spécial, ils doivent m'obéir *en tout*, quoi que je leur ordonne. Ils s'empareront de ceux que je leur désignerai, ils me suivront là où je les voudrai conduire. Ce n'est pas tout : que les issues soient fermées, que personne ne sorte, que des patrouilles continuelles veillent au dehors pour observer les fenêtres. Un criminel d'État, est dans ce château, s'il parvient à s'échapper, vous en êtes responsable sur vos têtes. Vous, monsieur Pamphili, ne me quittez pas.

Elle donna ensuite au sergent la consigne de parcourir la partie du palais occupée par la princesse électorale, de s'assurer si tout était tranquille, si les factionnaires étaient à

leur poste, et de revenir ensuite la rejoindre dans la grande galerie, où elle les attendrait.

— Il faut qu'il la traverse en sortant de chez elle, dit-elle au comte Pamphili qui l'accompagna seul, nous le verrons venir, il ne nous échappera pas.

— Mais enfin que comptez-vous faire?

— Il faut qu'il meure! murmura-t-elle, les dents serrées, il faut qu'il meure devant moi, à mes pieds, qu'il expie sa trahison, le perfide!

— Ici, dans ce palais! y avez-vous songé? cela est impossible.

— Cela est, cela sera.

— Et l'électeur ?

— L'électeur m'a d'abord refusé même l'ordre de l'arrêter, enfin il l'a signé et je le lui ai arraché des mains; cet ordre porte de m'obéir en tout. Eh bien! on le tuera pour m'obéir.

— Qui le tuera ?

— Vous!

Le comte devint très pâle, ce fut la seule marque d'émotion qu'il donna.

— Et vos hommes? ajouta-t-il froidement.

Elle lui répondit en lui montrant des

bouteilles de vin et de rhum, rangées sur la table.

— Voilà pour eux; lorsqu'ils auront bu cela, ils feront tout ce que nous voudrons.

Les soldats rentrèrent et la comtesse s'approchant du sergent lui mit entre les mains un des flacons qu'elle tenait en réserve.

— Voici pour amuser la veillée, sergent, n'en faites pas faute, il n'en manque pas, comme vous voyez.

Ils ne se le firent pas répéter deux fois, et s'établirent en silence sur des bancs, près de la table servie. Madame de Platen resta debout à les regarder, Pamphili était derrière elle. Ils présentaient un contraste étrange. Elle, rouge, tremblante, violette par

instants, agitée, ne pouvant tenir en place, allant aux fenêtres, aux portes, revenant aux soldats, leur ordonnant de boire mais de ne pas parler, elle semblait avoir perdu la raison, c'était la vengeance ivre, folle, éperdue, la vengeance dans son paroxisme.

Le comte, au contraire, pâle, immobile, l'œil fixé en terre, un sourire de triomphe sur les lèvres, attendait ce moment, longtemps prévu, longtemps désiré. De temps en temps sa paupière impatiente parcourait cette vaste galerie, où les ombres se projetaient si noires et si grandes qu'excepté le coin éclairé par les torches, le reste était obscur comme l'enfer. Un rayon de lune, passant à travers les hautes fenêtres, restait

souvent caché par les nuages, car, bien qu'au mois de juillet la nuit était sombre et pluvieuse.

— Mon Dieu! il ne vient pas! comme il tarde! disait la comtesse. Que peut-il faire? Il aime donc bien cette femme qu'il reste si longtemps avec elle! quelle heure est-il?

— Minuit passé.

— Si nous entrions chez elle, comte, si, muni de l'ordre de l'électeur qui me donne toute puissance, nous allions le tuer à ses pieds. Quelle ne serait pas leur rage et leur douleur! que je serais heureuse, moi, de

voir couler son sang goutte à goutte devant cette rivale détestée!

— Ceci est impossible, madame, il faut attendre: j'attends bien, moi!

Vingt fois, cent fois encore elle alla écouter aux portes, aux fenêtres, pendant les mortelles heures qui s'écoulèrent. Les hommes suffisamment excités, furent placés par elle derrière la cariatide de l'immense cheminée. Elle leur recommanda sur leur tête un silence absolu, et de ne s'écarter en rien des ordres qu'elle leur avait donnés.

Enfin, vers les deux heures, une porte se ferma dans le lointain, du côté de l'appartement de la princesse.

— Ah! dit-elle, en tressaillant, le voilà donc enfin! éteignez la torche et pas un mouvement.

Elle se cacha palpitante, tenant son complice par la main, dans un corridor tout proche, on entendait b attre son cœur. Les pas légers et dissimulés de Philippe, retentissaient dans le silence de la nuit, il approchait sans hésitation comme un homme qui connaît les êtres et que la lune éclaire suffisamment. Il poussa doucement la porte de la galerie, non fermée à la clé, bien entendu, et marcha vers une autre issue, qui devait le conduire à l'escalier.

Au moment où il passait près de la cheminée, quatre hommes l'épée au poing se

précipitèrent sur lui, ils espéraient le surprendre, mais on ne surprenait pas un Kœnisgmarck, il portait son épée sous le bras et son poignard à la ceinture; en une seconde il était sur la défensive, en une minute il attaquait. Deux des soldats tombèrent sous ses coups presque tout de suite, les autres l'entourèrent, il se défendait contre trois.

— Allez donc! disait la comtesse à Pamphili.

— Laissez-lui épuiser ses forces, bien fou qui s'expose au coup de boutoir du sanglier, tant qu'il peut mordre.

— Dites donc bien lâche plutôt! j'irai moi!

Elle s'avança en effet, pâle et les yeux en feu.

— Frappez, frappez donc! s'écria-t-elle, frappez et visez juste.

Les hommes devenus furieux par la résistance frappaient en effet de toutes leurs forces, mais Kœnisgmarck se défendait comme un lion, son sang coulait cependant, tous ses efforts tendaient à s'acculer contre la muraille, car il craignait les trahisons, mais ses ennemis l'entouraient et ne lui livraient point le passage! Il criait de temps en temps :

— A l'aide ! à l'assassin !

Ce côté du château était désert, et on avait écarté tout le monde, les sentinelles avaient ordre de ne pas bouger, quoiqu'elles entendissent et de ne laisser passer qui que ce fut. Les portes étaient fermées à triple tour, nul ne pouvait le secourir, il se voyait perdu, mais il voulait succomber avec gloire.

Un coup dans le dos, donné par une main cachée, le fit retourner prestement il se trouva en face de Pamphili, dont le regard féroce renfermait mille menaces encore, et qui s'apprêtait à redoubler. Il n'en eut pas le temps, Philippe, tout blessé

qu'il fut, rassembla ses forces et lui entra son épée dans le corps jusqu'à la garde.

Cet exploit fut le dernier, il tombèrent à côté l'un de l'autre, l'épée de Kœnisgmarck s'était brisée, dans cet effort suprême. La comtesse s'approcha alors et s'agenouilla près de lui.

— Philippe, dit-elle, d'une voix entrecoupée par les sanglots, Dieu m'est témoin que tes douleurs me brisent, que je souffre plus que toi, il faut qu'elle me paye tout cela cette femme, n'est-ce pas qu'elle est coupable ?

— Non, elle est innocente.

— Mais dis-le donc, insensé, on peut te sauver encore, dis qu'elle est coupable.

— Non, non, non. Elle est innocente !

— Oh ! tu l'aimes mieux que ta vie ! Eh ! bien, sois donc maudit !

— La princesse est innocente, entendez-vous, tous, je meurs victime de cette exécrable...

Madame de Platen s'était relevée furieuse, elle posa violemment son pied sur la bouche du malheureux jeune homme, en s'écriant exaspérée :

— Tu ne mentiras plus !

Ce trait abominable est consigné par l'histoire, il est difficile à croire, mais malheureusement il n'est que trop réel.

Philippe était mort. Pamphili l'était avant lui, les trois gardes expiraient, la comtesse restait seule debout au milieu de ces cadavres, avec le sergent stupéfait. Un tremblement universel la saisit, elle comprit l'énormité de ce qu'elle venait de faire, l'exaltation de la vengeance tombait, elle vit l'abîme et se demanda comment elle en pourrait sortir.

— Qu'allons-nous faire, madame? dit le bas officier. Je vous ai obéi, ainsi que j'en avais reçu l'ordre, mais que Dieu nous préserve de ce qui arrivera peut-être.

Madame de Platen ne répondit pas, elle réfléchissait. L'électeur allait certainement la rendre responsable de ces événements; Philippe de Kœnisgmarck était un trop grand personnage, pour disparaître ainsi sans laisser de traces, sans qu'on cherche à le venger. Et que faire? que faire?

Elisabeth n'était pas femme à rester longtemps abattue, une idée infernale lui vint, elle connaissait son pouvoir sur l'électeur, elle lui ferait vouloir ce qu'elle voulait, elle se ferait pardonner par lui, même le crime, mais il fallait lui ôter d'avance tous les embarras, toutes les inquiétudes, et prendre un parti décisif, avant que de rien lui apprendre.

Trois soldats restaient avec le sergent, elle pouvait les employer, c'était suffisant. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et découvrit promptement ce qu'il lui fallait. Devant la vaste cheminée s'étendait une longue et large pierre, enchassée dans le parquet, des hommes vigoureux pouvaient l'ôter de sa place, et c'était la meilleure cachette pour les cadavres dont avant tout elle désirait se débarrasser.

— Allez doucement, dit-elle, en bas de la terrasse, dans la cabane du jardinier, vous y trouverez des leviers, des pelles et des pioches, apportez-les ici bien vite, et gardez que personne vous voie.

Les gardes se disposaient tous à sortir.

— Non, non, laissez-moi un d'entre vous, je ne veux pas rester seule ici avec ces cadavres et ces blessés.

Un des hommes resta, la comtesse s'éloigna jusqu'à la fenêtre, la lune donnait en plein sur la galerie, et éclairait de ses pâles rayons le beau visage de Kœnisgmarck, voilé des ombres de la mort. Elisabeth n'en pouvait détourner ses regards, une force invincible les tenait attachés sur cet homme qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait encore et dont la perte devait faire son éternel supplice.

La galerie, sombre jusqu'au fond, éclairée

seulement par la croisée et par l'astre pâle de la nuit, formait un admirable cadre à cette scène, l'heure la rendait encore plus solennelle. Ce que souffrit Elisabeth dans ces quelques minutes d'attente et de silence, Dieu seul le sait ! Lorsqu'elle entendit arriver ses hommes, elle poussa un soupir d'allégement et courut au-devant d'eux.

— Levez cette pierre, leur dit-elle, elle est heureusement, je crois, en trois morceaux, ce qui rendra votre tâche plus facile, et mettez là ces deux cadavres, ils y rangeront côte à côte. Ils ne s'attendaient pas à dormir ensemble toute l'éternité.

— Et nos camarades! madame, qu'en ferons-nous ?

— Ils respirent encore, on leür donnera des soins ; et s'ils en réchappent, ils seront récompensés. N'ont-ils pas accompli la volonté de l'électeur?

Le sergent et les soldats obéirent sans répondre, l'oreille assez basse, et ne se dissimulant pas les difficultés de l'entreprise. Après des peines infinies, ils en vinrent à bout, les deux comtes furent ensevelis sous les dalles, mais avant de le voir disparaître à jamais, le cœur rempli d'une horrible douleur, suffoquée par les sanglots, la comtesse se pencha vers celui qui fut son amant, déposa un long baiser sur ces lèvres que son pied avait meurtries, en murmurant :

— Au moins j'aurai eu le dernier !

Cette douleur, ce désespoir ne l'empêchèrent point de fouiller dans les poches de ses deux victimes et d'y prendre ce qui s'y trouvait. Philippe n'avait autre chose que quelques clés et la fausse lettre qui l'avait perdu. Quant à Pamphili, son portefeuille renfermait de précieux souvenirs, dont Elisabeth ne comprit pas sur l'heure toute l'importance. Elle fit ensuite éponger le sang de manière à en effacer jusqu'à la moindre trace, puis se retournant vers les gardes :

— Ce qui s'est passé ici est un secret d'Etat, dit-elle, celui de vous qui le révélerait serait traité comme viennent de l'être ceux qui reposent ici. Votre silence, au contraire, sera récompensé par une fortune

au-dessus de vos espérances. Allez maintenant et taisez-vous.

Elle sortit la dernière de la galerie, et se dirigea vers l'appartement de l'électeur.

X

Les suites d'un crime et d'une faute.

Madame de Platen, en entrant chez son royal amant, portait des traces si visibles d'une émotion violente, que le valet de chambre auquel elle s'adressa pour réveiller son maître, en fut effrayé. Le jour était

venu, à cette clarté naissante le visage de la meurtrière était effrayant. Elle passa comme un spectre près du lit d'Ernest-Auguste, il se leva sur son séant, et lui demanda d'une voix tremblante ce qu'elle avait et pourquoi elle entrait chez lui si matin. Elisabeth était trop fortement impressionnée pour chercher à dissimuler.

— Philippe de Kœnisgmarck est mort ! dit-elle, je l'ai fait tuer.

— Qu'est-ce ceci, mon Dieu ! s'écria le vieux prince épouvanté, un meurtre dans mon palais ! un seigneur assassiné, sans jugement, presque sous mes yeux.

— Et par votre ordre, ajouta-t-elle froidement.

— Par mon ordre, madame ! je n'ai jamais autorisé un pareil crime.

Elle lui répondit en lui montrant le fatal papier, signé de lui, par lequel chacun devait obéir à la comtesse comme à lui-même. Il se cacha le visage dans ses mains et resta quelques instants ainsi, épouvanté de ce qu'il venait d'entendre.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il, cela est-il réel ? mon nom couvre-t-il un pareil forfait ?

Élisabeth se sentait si bien la maîtresse de cette âme faible, qu'elle ne s'effraya pas de ce premier moment, elle le laissa passer sans répondre, sans chercher à se justifier et

lorsque les premiers transports furent épuisés, lorsqu'elle vit le prince à bout de raison, elle prit la parole alors et lui montra qu'il n'était plus de saison de se désoler, puisque la chose était faite et irréparable, mais qu'il fallait au contraire en atténuer les suites et tâcher d'en tirer le meilleur parti possible, ce dont, après bien des combats, l'électeur demeura d'accord. Elle se fit donner une autorisation de fouiller dans tous les papiers de Kœnigsmarck, de s'en emparer afin de former une accusation contre la princesse.

— Parvenons à prouver l'adultère, ce qui ne sera pas difficile, et nous aurons alors une excuse toute naturelle à ce qui

s'est passé. Vous avez vengé votre injure, c'était votre droit, bien plus! c'était votre devoir.

Le faible vieillard se laissa convaincre, la comtesse sortit triomphante et armée contre sa rivale. Sa haine s'augmentait de tous ses remords, de toutes ses souffrances, il fallait, ainsi qu'elle l'avait dit, que Dorothée les lui payât. Infatigable pour le mal, elle se rendit chez Philippe, elle s'y rendit à pied, elle le demanda comme si elle eut ignoré où il pouvait être; Bontemps lui répondit d'une façon évasive, et comme elle témoigna de l'inquiétude, comme elle dit qu'elle voulait l'attendre, il l'introduisit dans le cabinet du comte, il la

laissa seule, en annonçant son intention d'aller à la découverte.

Quelques instants lui suffirent pour s'emparer des papiers, pour les cacher dans les vastes poches que portaient alors les femmes ; grâce aux clés qu'elle avait dérobées, la recherche ne lui fut pas difficile. L'absence de Bontemps la servit encore. Elle se sauva chez elle, comme une laronne, et s'enferma pour dépouiller la correspondance dérobée. Ses propres lettres furent promptement jetée au feu, celles de Sophie Dorothée ne prouvèrent qu'une tendre affection, qu'un commerce pur entre deux anciens amis, rien de coupable ne s'y laissait pressentir.

— Serait-il vrai ! se dit cette créature perverse, n'aurait-elle été que son amie? l'aurais-je tué sans raison, sans jalousie véritable?

Son cœur se déchirait à cette pensée.

— Il aurait pu m'aimer encore !

Elle découvrit aussi les lettres de Nisida, ces lettres si tendres, si pleines de dévoûment et d'abnégation; un sentiment de rage et de pitié en même temps la saisit. Elle sentit quelle distance la séparait de cette noble enfant, dont Kœnigsmarck était si peu digne et le rouge lui monta involontairement au visage. Le vice rend toujours involontairement hommage à la vertu.

Après avoir trié les papiers de Kœnigsmarck, elle ouvrit le portefeuille de Pamphili, il était dans sa politique de ne rien dédaigner. Elle y trouva, au milieu de pièces fort insignifiantes, la copie d'un acte accompagnée d'une lettre qui lui révéla le secret de cette haine de Pamphili pour Philippe et mit entre ses mains perfides le sort d'une jeune fille, l'honneur d'une grande reine, morte depuis plusieurs années, il est vrai, mais dont nul ne soupçonnait le secret.

Cet acte constatait la naissance d'une fille de Christine de Suède et du duc de Guise, de ce beau duc de Guise que toutes les femmes adoraient et qui en épousa deux

à la fois, ce qui l'empêcha sans doute d'en épouser une sérieusement. La lettre était du comte Pamphili, le père de celui qui venait de mourir, elle racontait les amours de ces illustres amants, lesquels s'étaient rencontrés en Italie, alors que la jeunesse commençait à les fuir. Le comte Pamphili devint leur confident. Ils se cachèrent tous les trois dans une délicieuse villa des environs de Rome, et Christine, idolâtre de son amant, comme une femme à son dernier amour, faillit mourir de chagrin lorsqu'il la quitta pour retourner en France. Elle en eut une fille, que, pour plaire à son père, elle appela Nisida, afin de lui rappeler ses triomphes et sa gloire à la conquête du royaume de Naples.

Christine plaça des sommes considérables sur la tête de sa fille, elle fit même un dépôt, connu de Pamphili seulement et que sa fille seule pouvait toucher. L'inconstance et la bizarrerie naturelles à son caractère la brouillèrent avec le comte d'abord et lui inspirèrent ensuite pour sa fille des sentiments d'indifférence, à ce point qu'ayant réglé son sort, l'ayant confiée à madame de Kœnisgmarck, elle ne s'en inquiéta plus et resta plusieurs années sans en entendre parler. Le jeune Pamphili se rappelait tout cela, devenu grand son père l'instruisit du reste, leur étude constante fut de retrouver la jeune fille qui pouvait leur procurer une fortune. Son père mort, le fils poursuivit ses efforts, on a vu comment il parvint à

découvrir Nisida, à s'emparer d'elle, à l'aide d'une ancienne lettre de la reine, retrouvée dans l'ancienne correspondance de son père, on a vu aussi comment son plan échoua.

Christine mourut sans s'occuper beaucoup de sa fille, dont la disparition l'avait complètement refroidie. Elle n'éprouva jamais le besoin de la voir, de l'aimer, cette étrange créature n'eut en sa vie que des passions et des faiblesses, des sentiments, jamais.

Le chancelier, auquel Lagardie avait laissé en se retirant la fortune de Nisida, occupé d'intérêts plus personnels et plus

généraux, attendit que cette fortune fut réclamée et ne s'ingénia pas à en chercher la maîtresse. Nisida, tout à Philippe, oublia le reste et voilà pourquoi les choses restèrent ainsi.

— Oh ! se dit la Platen, voici la récompense du baron de Groote ! Je le doterai magnifiquement, il n'aura pas à se plaindre de m'avoir servie.

Les lettres de Sophie-Dorothée ne la compromettaient réellement que vis-à-vis de son père, le duc de Celle. Elle le tournait en ridicule avec Philippe, se moquait surtout de son ministre, de la toute puissance qu'il exerçait, et de l'obéissance

passive à laquelle son père s'était soumise. Ces lettres devaient nécessairement lui enlever un appui, ce fut ce qui arriva.

Jamais le duc de Celle-Lunebourg ne pardonna à sa fille; les sollicitations de la duchesse ne purent l'y décider, il l'abandonna à ses ennemis et la malheureuse princesse ne trouva plus de refuge.

Le lendemain de la mort de Philippe, ni elle, ni mademoiselle de Kensebeck ne se doutaient de rien. L'arrivée de Bontemps, inquiet de son maître, leur donna les premières inquiétudes et dans la soirée on raconta partout que Philippe avait disparu. Dorothée soupçonna sans la dire,

la triste vérité. Elle résolut de s'échapper pour se rendre à Wolfenbuttel, ainsi qu'elle l'avait décidé, mais Kensebeck vint lui apprendre, tout en larmes, qu'elle étaient gardées à vue et qu'il ne fallait plus penser à fuir.

On les laissa dans la retraite et dans un oubli apparent, jusqu'au moment où l'on fut sûr du duc de Celle et où la perte de Dorothée devint positive. Mademoiselle de Schulembourg et madame de Platen se réunirent pour conduire cette intrigue et ces deux natures mauvaises, guidées par leur intérêt et par leur vengeance, devaient l'emporter sur l'innocence et sur le malheur.

Le prince électoral était à Berlin, lors de la catastrophe, l'électeur et l'électrice ne voulurent point se mêler de tout ceci, ils chargèrent M. de Platen, grand maréchal du palais, de conduire l'affaire, c'était la laisser entre les mains de la comtesse.

Sophie-Dorothée, mademoiselle de Kensebeck, interrogées l'une après l'autre, avouèrent toute la vérité : le projet de fuite à Wolfenbuttel, les entrevues nocturnes; mais elles nièrent qu'il y eût rien de coupable entre le comte et la princesse, elles le nièrent avec toute l'énergie de l'innocence. M. de Platen insista fortement. Dorothée, hors d'elle-même, se leva, étendit les bras vers lui et lui dit, avec un ton de suprême dignité :

— Monsieur, je suis innocente, et quand je vous le dis, il me semble que vous devez me croire. Cependant, j'offre une dernière et solennelle épreuve. Je consens à appeler Dieu en témoignage et à communier publiquement à cet effet. Je l'offre à une condition, c'est que vous obligerez votre femme, mon accusatrice, à subir la même épreuve. Le voulez-vous?

Il y avait plusieurs témoins, le comte n'osa pas refuser. L'électeur en fut instruit, et dès le lendemain toute la cour se rendit dans l'appartement de la princesse, où l'on avait dressé un autel. Un service solennel fut célébré; Sophie-Dorothée, appelée par le ministre officiant, s'approcha

pour recevoir le saint sacrement. On la conjura de ne point commettre un sacrilége de tout avouer, de descendre au fond de sa conscience et de dire aux hommes la vérité qu'elle cacherait vainement à Dieu.

— Je suis innocente, répondit-elle d'une voix calme et ferme, Dieu le sait, et les hommes n'en douteront plus, après le serment solennel que je prononce ici.

L'électeur semblait ému ; la princesse ajouta, en se tournant vers M. de Platen :

— Maintenant, monsieur, j'ai tenu ma promesse, tenez la vôtre.

Mais Élisabeth s'était évanouie, il avait

fallu l'emporter. Depuis ce jour, mille prétextes de santé empêchèrent cette cérémonie, qui n'eut jamais lieu. Le bon électeur reçut une profonde impression du serment de sa belle-fille, et il se sentit grandement coupable envers elle, envers ce pauvre Philippe, sacrifié à la vengeance d'une mégère. Il alla chez la princesse et lui offrit l'oubli du passé, à condition qu'elle l'oublierait aussi et qu'elle vivrait avec son mari en femme soumise et repentante. Elle l'écouta jusqu'à la fin, puis, se relevant avec le plus grand respect :

— Monsieur, lui dit-elle, tout cela est très bien de votre part, et je vous en remercie ; mais cela est inutile, je ne consentirai ja-

mais à vivre avec un prince qui ne m'inspire que de l'horreur. Assemblez un tribunal, jugez-moi, prononcez le divorce, séparez-nous; quelque position que l'on me fasse, elle vaudra toujours mieux que le supplice de vivre auprès de lui, à cette cour, où j'ai tant d'ennemis et où la méchanceté triomphe, en dépit de tout.

Ernest-Auguste ne put rien obtenir, la princesse resta inflexible. Le tribunal fut assemblé, le divorce prononcé effectivement; mais on n'y parla point de Kœnisgmarck. Le seul grief invoqué fut la tentative de fuite à Wolfenbuttel. Ainsi que cela se pratique ordinairement, la jeune femme

fut la partie lésée. Le prince électoral eut seul le droit de se remarier, Dorothée fut séparée de ses enfants, renfermée dans la forteresse d'Ahlden, dont elle devait porter le nom, et condamnée à ne recevoir personne sans l'autorisation de la cour de Hanovre, à ne sortir qu'avec une escorte, bien qu'elle eût toute liberté en apparence. On lui assura un revenu considérable, on lui permit des relations suivies avec sa mère, on lui laissa même mademoiselle de Kenzebeck. L'infortunée se soumit à son sort, elle ne revit jamais son père, ni son mari, ni l'électeur, ni l'électrice. La duchesse de Celle alla pendant plusieurs années passer de temps en temps quelques jours avec elle. Plus tard elle se borna à la

correspondance, plus tard, enfin, tout commerce cessa.

Sophie-Dorothée s'adonna aux arts, à la poésie, pour tromper le temps; elle fit plusieurs tentatives inutiles d'évasion. Elle dut rester dans ce donjon, où elle eut bientôt pourtant une amie, ainsi que nous le dirons tout à l'heure.

Le prince électoral, parvenu au comble de ses vœux, plus épris que jamais de la belle Schulembourg n'attendit pas qu'elle réclamât sa promesse, il vint de lui-même lui offrir sa main. Le jour fut pris pour cette cérémonie; elle ne devait plus être déclarée avant le jour où le prince Georges serait le maître de la couronne. Malheureusement,

mademoiselle de Schulembourg, jouissant de la meilleure santé, fut prise tout à coup de vomissements et de douleurs que tous les remèdes ne purent guérir et qui l'emportèrent en quelques heures. De forts soupçons d'empoisonnement circulèrent dans le monde, on accusa madame de Platen de ce nouveau crime ; je ne sais ce qu'il y avait de vrai, mais il est sûr qu'on ne prête qu'aux riches.

Le prince électoral, devenu roi d'Angleterre sous le nom de Georges Ier, fit proposer à Sophie-Dorothée de revenir près de lui ; la haine ne put céder, elle refusa.

— Si j'ai commis le crime dont il m'a accusée, répondit-elle, je suis indigne de

lui; si, au contraire, il m'a accusée injustement, c'est lui qui est indigne de moi. Nous ne devons jamais nous revoir.

Ils ne se revirent jamais.

Madame de Platen resta près de l'électeur jusqu'à sa mort, ensuite elle se retira en mourant dans l'isolement. Elle détruisit les papiers constatant la naissance de Nisida. M. de Groote n'ayant pas, selon elle, servi ses intérêts comme elle le désirait, et son instinct répugnant d'ailleurs à faire du bien à personne. Les méchants sont ainsi.

XI

La mère d'un héros.

Pendant que ces événements se passaient, Aurore de Kœnisgmarck continuait de régner à Dresde, et Nisida pleurait dans sa retraite. Toujours inquiète, toujours tourmentée, elle ne dormait pas une seule nuit

sans rêves affreux, sans pressentiments épouvantables. Si Philippe retardait d'un jour la lettre attendue, elle ne vivait pas jusqu'à ce que cette lettre lui parvînt. Aurore la raillait de cette préoccupation unique. Elle l'assurait que Philippe se portait à merveille, et que sans doute il s'amusait pour ne pas mourir de chagrin pendant l'absence.

— Et puis, ajouta-t-elle, il reviendra bientôt.

— Il ne reviendra pas, Aurore, il ne reviendra jamais, je ne le reverrai plus, j'en suis sûre : je l'ai embrassé pour la dernière fois.

Un matin, avant le jour, un courrier arriva chez la comtesse, avec un message, en priant de la réveiller malgré l'heure indue.

— Ceci est très pressé, hélas ! j'apporte une mauvaise nouvelle, mais il faut qu'elle la connaisse. Madame la comtesse peut seule nous tirer de l'embarras où nous sommes.

On réveilla Aurore, on lui remit une lettre de Bontemps, contenant ces mots :

« Madame la comtesse,

» Il y a trois jours, mon maître est sorti

» le soir vers dix heures, et depuis il n'est » point reparu. Nous le cherchons par- » tout, c'est inutilement; que devons-nous » faire? »

Aurore se leva en sursaut, se fit passer un vêtement du matin et courut chez l'é- lecteur qu'elle fit éveiller à son tour. Elle se jeta tout en larmes dans sa chambre, sa lettre à la main, en lui demandant appui et vengeance.

— Ils ont tué mon frère, votre amie; cette infâme Platen, ou le prince héréditaire l'auront assassiné. Il faut que je parte, que vous écriviez à votre envoyé, qu'il demande compte au Hanovre d'un seigneur à votre

service, et dont la famille n'est pas une des dernières de l'Europe apparemment. Si vous n'écrivez pas, si vous n'agissez pas, j'irai moi même et sur-le-champ.

Frédéric-Auguste calma ce transport en se montrant aussi inquiet, aussi agité qu'elle. Il fit appeler son ministre et écrivit une lettre olographe à l'électeur de Hanovre, pour lui demander compte de M. de Kœnisgmarck, et pour qu'on le fit chercher partout dans le duché, car il n'en pouvait être sorti. Ils convinrent ensemble de ne point prévenir Nisida, pour lui épargner cette inquiétude, et pour qu'elle ne fût point tourmentée à l'avance ; elle devait l'être assez tôt.

— Elle a tout prévu, tout deviné, disait Aurore. Son cœur est un prophète, hélas! le mien était muet, c'est que je vous aime trop.

Le soir, la poste apporta d'autres lettres, pleines d'incertitudes et de soupçons. Le lendemain, Oscar, le pauvre Oscar arriva, repentant et désespéré. Il avait attendu toute la nuit madame de Platen, et celle-ci, en rentrant le matin, l'avait banni, l'avait chassé comme un misérable! Il pleurait des larmes de sang, en répétant qu'on s'était joué de lui, qu'il avait servi d'instrument à la perte de son maître et qu'il ne doutait pas qu'on ne l'eût assassiné dans le palais; car, ajoutait-il, nul ne l'en avait vu sortir, et bien des gens l'y avaient vu entrer.

— Bien plus! un page de Son Altesse revenant la nuit d'une débauche avec un homme enveloppé d'une cape grise, entra dans la galerie des armes, il a entendu des cris et un cliquetis d'épées ; mais comme il était en faute et qu'il craignait d'être vu par les sentinelles, il n'a pas osé se montrer. C'est mon maître ! c'est mon pauvre maître ! ils l'ont tué et je suis complice de sa mort.

Aurore désespérée écrivit à tous les souverains d'Allemagne qui la connaissaient et l'aimaient; elle n'en reçut que des réponses évasives. Ernest-Auguste écrivit même à l'électeur de Saxe qu'il ne comprenait point cette réclamation, qu'on ne lui avait pas donné Kœnisgmarck en garde et qu'il n'était

pas obligé d'en répondre. Que le comte était un libertin fieffé, habitué à vivre dans la débauche; qu'il pouvait bien avoir trouvé quelque mauvaise rencontre et qu'on ne savait ce qu'il était devenu.

Aurore, à cette réponse, devint comme une tigresse, elle excita la colère de son amant qui récrivit sur l'heure en Hanovre, d'une manière plus pressante, en donnant ordre à son envoyé de poursuivre la chose jusqu'à la dernière extrémité. Il fut obéi strictement, et peu s'en fallut qu'il n'éclata une rupture entre le Hanovre et la Saxe. Les conseillers de Frédéric-Auguste lui représentèrent qu'une guerre serait impolitique en ce moment, qu'il n'était disposé en au-

cune façon à la soutenir et que mieux valait se taire, prendre pour bonnes les excùses du Hanovre, faire chercher Philippe par ses agents, et si on ne le retrouvait pas, tâcher de consoler la belle affligée autrement que par une vengeance éclatante.

Le duc de Mecklembourg-Schewrin, auquel Aurore s'adressa, fit mieux : il répondit d'un ton léger, comme s'il s'agissait d'une espièglerie de mousquetaire.

« Madame,

» J'ai reçu votre lettre, et je ne saurais » trop vous dire combien je déplore l'in-

» fortune de votre très cher frère. Conser-
» vons cependant l'espérance qu'il se re-
» trouvera. La cause de tout ceci, bien
» qu'elle demeure encore un mystère, se
» fait pressentir. Dame Vénus n'y est pas
» étrangère; et pourrait-on payer trop
» cher, fut-ce de sa vie, la tendresse de
» l'objet aimé.

» Adieu donc, mon cher ange, votre très
» dévoué

» Frédéric-Guillaume. »

Les autres ne répondirent pas mieux.

Ce silence se prolongeant il devint im-

possible de tenir plus longtemps Nisida dans l'ignorance. Elle demandait chaque jour une lettre, elle s'impatientait, elle menaçait de partir, elle allait elle-même au palais dès l'aube, elle qui ne quittait jamais sa retraite. Enfin Aurore lui avoua la triste vérité. Elle resta la tête baissée, les mains jointes, sans répandre une larme, pendant quelques instants; lorsqu'elle la releva sa pâleur était si effrayante qu'elle terrifia le prince et la comtesse, ils crurent qu'elle se mourait et pour la consoler un peu, ils lui montrèrent une espérance qu'ils n'avaient pas.

— Retrouver Philippe ! s'écria-t-elle, quelle illusion ! nous n'aurons pas même le bonheur de pleurer sur sa tombe. La Pla-

ten et le prince de Hanovre ont bien caché leur crime, allez! et rien ne se découvrira jamais, je sais ce qui me reste à faire.

Trois jours après, la femme qui servait Nisida apporte une lettre d'elle à Aurore, elle disait de ne la point chercher, qu'elle aussi ne reparaîtrait jamais. Le prince la fit chercher cependant et partout, mais en vain. On eut l'idée qu'elle s'était allée noyer, Aurore soutenait, au contraire, qu'elle était entrée au couvent, on n'en put rien découvrir. Elle était partie sans rien emporter, excepté Galaor, que l'on ne retrouvait point.

Lorsque la princesse Dorothée fut retirée dans sa forteresse d'Ahlden, on lui dit, un

matin, qu'une jeune femme demandait à la voir, de la part de la duchesse de Celle, sa mère, dont elle apportait une lettre. Dorothée la fit entrer sur-le-champ. Cette jeune femme, d'un charmant visage, d'une noble tournure, semblait plongée dans une grande douleur, un petit chien la suivait pas à pas.

Elle salua la princesse avec un mélange de sentiments divers que son visage exprima sans feinte, et lui remit la lettre qu'elle portait. Après l'avoir lue, la prisonnière tressaillit et porta vivement les yeux sur elle.

— Êtes-vous donc cette malheureuse Ni-

sida? J'aurais peine à vous reconnaître ; cependant en vous regardant bien, je vous retrouve pauvre créature ! ma sœur, endésespoir.

— Il est mort pour vous, n'est-ce pas ?

— Oui ! répliqua Dorothée, en cachant son visage.

— Que Dieu vous le pardonne comme je vous ai pardonné, madame, mais gardez-moi près de vous. Nous seules au monde nous ne nous consolerons pas de sa perte ; nous seules au monde nous devons le pleurer toujours. Si vous me repoussez, j'irai

mourir sur quelque chemin, de faim, de douleur, ma vie ne vaut pas la peine d'être conservée.

— Oh ! restez, restez, Nisida, vous êtes la personne que je désirais le plus voir ; puisqu'il nous a aimées et que nous l'avons aimé toutes deux, ne nous quittons plus.

Elles ne se quittèrent plus en effet, mais Nisida, plus fortement blessée, partit bien longtemps avant la princesse. Elle mourut le nom de Philippe sur les lèvres, elle mourut sans savoir de qui elle était fille, sans avoir songé à s'en informer, sans avoir réclamé les trésors qui l'attendaient Que lui

importaient et les trésors et sa famille, elle ne vivait plus ici-bas!

Aurore, hélas! dut aussi payer sa dette au malheur. Après la naissance de son fils, sa santé se dérangea, le chagrin de la mort de son frère y contribua beaucoup, son volage amant se lassa vite d'une femme malade et mélancolique, il commença à la négliger, puis il lui donna des rivales, puis il cessa de venir chez elle comme amant, et ne lui apporta plus que les égards dus à leurs anciens liens et à sa position dans le monde.

Madame de Kœnisgmarch ne fit point de

scènes, n'essaya pas de rappeler celui qui s'enfuyait, elle se retira sans bruit à Quedlembourg, où elle tâcha de se créer une existence supportable d'abord, agréable ensuite. L'électeur de Saxe vendit ce chapître à la Prusse, Aurore sut se faire estimer à Berlin et fut soutenue contre l'ancienne cabale, qui la poursuivait. Frédéric-Auguste, entièrement soumis à sa nouvelle maîtresse, la comtesse d'Esterlé, devint pour elle plus qu'indifférent, sans cesser néanmoins de lui montrer les mêmes égards apparents. Aurore commença alors une vie nomade et se mit à courir toute l'Allemagne, tant pour se distraire que pour rattraper quelques bribes de l'immense fortune de Kœnisgmarck,

dissipée en entier par ses frères et achevée par elle.

Aurore se trouva bientôt sans ressources; elle commença par mettre ses diamants et son argenterie en gage, puis, lorsqu'elle eût dépensé cette somme, elle écrivit à l'électeur de Saxe pour lui demander de venir à son secours, au nom de son fils.

Frédéric-Auguste la refusa!

Ce procédé fut cruellement senti par la comtesse; mais elle n'était pas femme à s'en venger par un autre. Frédéric-Auguste, devenu roi de Pologne, chassé de ses états

et vaincu par Charles XII, revint à Dresde malheureux, humilié, blessé jusqu'au fond de l'âme dans sa gloire et dans ses intérêts. Madame de Kœnisgmarck se rendit aussitôt auprès de lui et ne le quitta plus; elle devint son ange gardien, elle s'empara de ses affaires, et diplomate en jupons, elle essaya de les rétablir.

Après bien des démarches inutiles, après que le roi de Suède eut réduit son ennemi à la dernière extrémité, Aurore entreprit d'attendrir le vainqueur, et, munie des pouvoirs nécessaires, elle se rendit auprès de lui.

Charles XII était un héros, mais un héros

mal élevé. Lorsqu'on lui annonça la comtesse de Kœnisgmarck il refusa de la recevoir, et, comme elle insistait, comme elle se tint sur son passage, il ne daigna ni l'écouter, ni la regarder même, sous le prétexte qu'il ne traîtait point avec les *déesses*.

Ce mot est là pour une autre que l'on comprendra.

Cet échec blessa sensiblement la comtesse et l'engagea à se retirer. L'ingratitude de son ancien amant la blessa encore davantage ; elle vit qu'elle n'était pas plus comprise comme amie, comme conseillère, que comme maîtresse, et ne voulant cependant pas rompre avec le père de son fils,

par intérêt pour celui-ci qu'elle adorait, elle prit un troisième parti et mit son esprit au service de ses plaisirs; elle ne reparut plus à la cour de Dresde que pour y organiser de brillantes fêtes, aussi pour y consoler en secret la jeune électrice qui, se jetant dans ses bras, lui disait :

— Ah! de votre temps j'étais bien heureuse!

Elle obtint aussi, pour son fils, la dignité de comte de l'empire et le titre de comte de Saxe, ce qui était la plus belle manière de le reconnaître; à cela près Frédéric Auguste ne lui donna rien.

Abandonné à ses maîtresses, redevenu maître de la Pologne, il eût un harem à Dresde et un à Varsovie; et cela, disait-il, pour contenter tout le monde et empêcher ses peuples de crier. La liste de ses favorites fut si longue que nous n'entreprendrons point de vous la donner. Ses prodigalités dépassèrent toute mesure, il donna tous les diamants de Golconde, il prodigua les titres, les honneurs, rien ne lui coûta pour satisfaire ses caprices.

Il bâtit des palais comme ceux des fées, où il mettait pour un million de meubles, et c'était là la cage d'un de ses oiseaux favoris. Il faisait venir, pour amuser ses bien-

aimées, tous les artistes de l'Europe et les payait fabuleusement. Son séjour en Pologne lui donna le goût du vin, et l'ivrognerie se joignit bientôt à ses autres vices. A mesure aussi que ses passions se développaient il devenait plus cruel pour Aurore, plus avare pour elle et pour son fils, il semblait qu'ils fussent des reproches vivants.

Aurore, retirée à Quidlembourg, refusait cependant toutes les propositions de mariage et ne se lassait point de demander au roi ses bontés pour le fils qu'elle aimait tant. Les années passaient ainsi; ce qu'il advint encore dans cette vie si romanesque, les nouvelles aventures, les nouvelles épreuves par lesquelles elle passa, je vous

les raconterai quelque jour, et ce n'est pas la partie la moins curieuse de cette histoire.

La maison de Kœnisgmarck était vouée au roman, tant qu'il resta un Kœnisgmarck le roman continua. Il en est ainsi souvent dans la vie et ces romans-là sont bien plus curieux que ceux que l'on invente.

Si la belle Aurore trouve grâce devant vos yeux, je vous dirai la fin de sa vie. Elle fut la mère d'un des plus grands héros qu'ait eu la france, elle doit donc nous être chère à plus d'un titre, n'est-ce pas?

FIN.

TABLE

Des chapitres du sixième volume.

—

Fin de la table du sixième volume.

Fontainebleau. — Imp. de E. Jacquin.